



3 1761 08266058 0

La Roche, Philippe Jacques de
Charles

PQ

2330

L46C53



M. Schubert.
~

Charles.
~

Musique de Opéraisin.

1810.



CHARLES,

OU

LES DANGERS DE L'INCONDUITE ;

MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES ;

Paroles de M. HUBERT ;

Musique de M. QUAISAIN.

Représenté ; pour la première fois , sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique , le 8 Février 1806 , et
remis au théâtre le 15 Septembre 1810.

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

A PARIS,

Chez BARBA , Libraire , Palais Royal , galerie derrière
le Théâtre Français , N^o. 51.

1810.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le comte ALBERT, seigneur suzerain.
Charles ALBERT, cru fils du comte.
MORAINVILLE, ami d'Albert.
JULIE, fille de Morainville.
SCHMIT, alderman du comte Albert.
DUBOURG, braconnier.
JAMES, braconnier.
FRANK, valet de Charles.
BARBE, gouvernante.
Paysans.
Paysannes.
Gardes.

M. JOIGNY.
M. VIGNEAUX.
M. DUMONT.
Mlle. LEROI.
M. RAFFILE.
M. TAUTIN.
M. MELCOURT.
M. DEFRESNE.
Mlle. LAGRÉNOIS.

La scène se passe dans le château d'Albert,
situé dans la province de Galles.

PQ
2330
L46 C53



CHARLES, OU LES DANGERS DE L'INCONDUITE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement vaste et richement orné.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, FRANK.

FRANK, *entrant un peu avant Charles.*

Ne craignez rien, personne n'est encore levé.

CHARLES, *agité.*

Où suis-je ?

FRANK.

Dans l'appartement de votre père.

CHARLES.

Ah ! Frank, de quel crime je me suis souillé !

FRANK.

Que voulez-vous ? le mal est fait, il n'y a plus de remède.

CHARLES.

Est-ce bien moi ? moi ! le fils d'un seigneur puissant qui suis tombé dans cet état de dégradation ?

FRANK.

M. Charles, reprenez vos esprits. Cet égarement peut vous devenir funeste.

CHARLES.

Pour surcroît d'inquiétude, tu as perdu mon manteau. En quelles mains sera-t-il tombé ?

FRANK.

Je l'ignore ; mais à l'instant qu'il m'échappait, j'ai aperçu, dans la forêt, un homme qui pouvait nous remarquer. Je n'ai eu garde de retourner sur mes pas pour le ramasser.

CHARLES.

Malheureux ! quelle imprudence ! n'est-ce pas un indice qui va déposer contre moi ?

FRANK.

Crainte chimérique. Il n'a aucune marque distinctive ; d'ailleurs vous l'avez rapporté de Londres ; vous en arrivez à l'instant, et personne ici ne vous le connaît.

CHARLES.

Cette action remplit mon âme d'épouvante ; mille pensées tumultueuses assiègent mon imagination, et ma conscience se soulève contre moi avec une force qui étonne mon courage.

FRANK.

Je vous croyais plus de fermeté. Mais, mon cher maître,

tandis que tous les habitans du château reposent encore, calmez cette agitation. Vous ne pouvez paraître dans cet état devant votre père.

CHARLES.

As-tu remarqué l'infortuné que nous avons si basement dépouillé ? il n'a pas proféré une seule parole ! pas une menace n'est sortie de sa bouche !

FRANK.

Je le crois bien. Il a eu si peur qu'il s'est évanoui en me donnant son porte-feuille. Aussi ne lui ai-je fait aucun mal.

CHARLES.

Quel degré d'avilissement !

FRANK.

La faute est grave, j'en conviens ; mais pourquoi vous le reprocher avec tant d'amertume ? vous n'avez été que le spectateur bienveillant de l'action qui s'est engagée, et vos mains sont innocentes.

CHARLES.

Mes mains sont innocentes ! en suis-je moins coupable, puisque j'ai souffert que tu commisses devant moi cet horrible attentat ?

FRANK.

C'est vrai ; mais vous ne l'eussiez pas commis vous-même ; au contraire, si notre adversaire avait eu le tems de nous examiner, il se serait sans peine échappé de nos mains. Vous aviez plutôt l'air de vous cacher, que de vous disposer à me secourir ; mais si vous n'avez pas la gloire de l'entreprise, vous aurez votre part dans les profits ; ainsi n'en voyez que les résultats. Quand vous avez quitté Londres, vous aviez déjà deux prises de corps contre vous, la troisième sera obtenue demain. Vous êtes sorti de la capitale comme un désespéré qui ne voit de salut que dans la fuite ; vous y laissez beaucoup d'ennemis et plus encore de créanciers. Grâce à la rencontre imprévue que nous venons de faire, et dont j'ai profité malgré vous, nous voilà possesseurs de cent mille écus. Toute votre crainte était que le bruit de vos déréglemens ne parvint aux oreilles de votre père ; eh bien, la voilà dissipée ; en payant vos dettes, vous imposez silence à la chronique scandaleuse, et le comte Albert vous prendra pour un Caton.

CHARLES.

Tes discours ne me rassurent pas.

FRANK.

J'acquitterai d'abord le billet d'honneur de vingt mille francs, dont l'échéance est très-prochaine ; il faut empêcher que le porteur ne s'adresse ici pour en réclamer le paiement. Le comte ne vous pardonnerait pas de l'avoir fait ; et moins encore de ne pas le solder. Vous savez comme il est sévère.

CHARLES.

O Julie de Morainville, sous quels auspices vais-je me

présenter à vous ! à quel homme vous propose-t-on de donner la main ?

FRANK.

A un homme qui sera bientôt dégagé de toutes ses dettes. Elle n'aura pas la douleur de voir vos créanciers s'emparer de votre fortune après votre mariage.

CHARLES.

Voilà comme une première faute nous entraîne souvent dans un abîme effroyable. En quittant Londres, les idées les plus sinistres assiégeaient mon esprit ; je croyais toujours entendre derrière moi des créanciers prêts à m'arrêter dans ma fuite, ou les nombreuses victimes de mes désordres qui me poursuivaient ; je ne voyais pour moi de port assuré que dans la clémence de mon père ; mais loin de m'en flatter, son inflexible sévérité ajoutait encore à mes terreurs. Incertain, désolé, je craignais l'instant de mon arrivée, comme un criminel redoute le tribunal qui va le juger. L'action périlleuse et hardie que nous venons d'exécuter, rétablit l'équilibre dans mes affaires ; elle m'ôte quelques inquiétudes, mais pour me plonger dans des angoisses bien plus douloureuses.

FRANK.

Ma foi, monsieur, vous me désolez avec vos terreurs imaginaires. Souffrez enfin que la réflexion vous éclaire ; votre père ne tardera pas à paraître ; s'il vous voit dans cet état, que pensera-t-il ? Comme seigneur suzerain et juge suprême du lieu où la scène s'est passée, il en sera instruit le premier : ne craignez-vous pas de lui donner des soupçons ?

CHARLES.

Puissé-je avoir ton sang-froid ?

FRANK.

J'entends du bruit, c'est le comte. Allons, monsieur, du courage.

CHARLES.

Fuyons.

FRANK.

Autre imprudence. Au contraire, volez dans ses bras, et cachez mieux votre trouble.

SCENE II.

ALBERT, CHARLES, FRANK.

ALBERT.

C'est toi, Charles ? de si bon matin. Quel réveil agréable pour moi !

CHARLES, *avec une joie affectée.*

Oui, mon père ; ma tendresse pour vous m'a donné des ailes, et j'ai forcé ma marche pour accélérer l'instant de mon bonheur.

ALBERT.

Tu es venu à cheval. m'a-t-on dit : quelle folie ! tu dois être excédé de fatigue ?

FRANK.

Oh ! ce n'est rien , M. le comte , une bonne nuit la dissipera , et demain nous n'y penserons plus. D'ailleurs nous avons fait plusieurs séjours dans la route.

ALBERT.

Tu as gardé Frank à ton service ; tu sais que je n'aime pas ce valet , et je suis étonné que , malgré mes conseils , tu lui aies permis de te suivre en ces lieux.

FRANK , *à part.*

L'accueil n'est pas flatteur.

CHARLES.

Mon père , si j'avais pensé qu'il vous déplût à ce point...

ALBERT.

Je n'ai ici que de bons sujets ; il est capable de les déranger par ses pernicious exemples.

FRANK.

Ah ! M. le comte , comme vous me traitez ! j'ai fait , il est vrai , quelques étourderies de jeunesse , mais je suis bien changé , et je vous prie de me rendre vos bonnes grâces.

ALBERT.

Laissez-nous. Vas nous faire préparer à déjeuner.

FRANK.

J'y vais , M. le comte. (*à part.*) Et par précaution , je changerai d'habit. (*il sort.*)

SCENE III.

ALBERT , CHARLES.

CHARLES.

Je vois avec peine , mon père , l'accueil que vous venez de faire à Frank ; je sais qu'il n'est pas sans défauts ; j'y tenais par habitude ; mais puisqu'il vous déplaît , je vous promets de le renvoyer.

ALBERT.

Cela suffit. Parlons d'autre chose. Je suis enchanté de ton arrivée. J'ai des projets d'établissement qui te concernent , et je crois que tu ne seras pas fâché de les connaître.

CHARLES.

Vous avez eu la bonté de me les faire pressentir dans la lettre qui m'appelait auprès de vous.

ALBERT.

Mon ami Morainville , après vingt-cinq ans de séjour dans les Colonies , est en route pour l'Angleterre ; je l'attends de jour en jour : peut-être même arrivera-t-il aujourd'hui , s'il faut en croire une lettre que j'ai reçue de lui hier au soir.

CHARLES.

Oserais-je vous demander , mon père , pourquoi vous m'avez fait un mystère de son retour ?

ALBERT.

J'ignorais qu'il fut si prochain. Après la mort de son

épouse , il m'envoya sa fille unique , son aimable Julie. Depuis quinze ans qu'elle est ici , tu sais avec quel soin j'ai veillé à son éducation. Sa beauté est le moindre de ses charmes ; les qualités de son cœur , les agrémens de son esprit , la grâce de l'innocence qui respire dans tous ses traits , en font un objet digne des attentions les plus délicates. Jen'ose encore te promettre qu'elle sera ton épouse ; c'est à toi à la mériter. Je t'ai fait venir de Londres afin que tu sois présent à l'arrivée de son père , et que tu fasses connaissance avec lui.

CHARLES.

O mon père , que de bonté !

ALBERT.

Tu l'apprécieras encore mieux cette bonté quand tu sauras tout ce que j'ai fait pour toi. Apprends un secret que je n'ai point voulu te révéler avant cet âge où l'homme réfléchit assez pour connaître tout le prix d'un bienfait. J'ai pour toi toute la tendresse d'un père ; mais la nature m'en a refusé le titre.

CHARLES, étonné.

Quoi ! je ne suis pas votre fils ?

ALBERT.

Non. Arme-toi de courage. La révélation de ce mystère blessera ton orgueil ; mais en t'inspirant une juste horreur pour le vice , elle te fera mieux sentir la nécessité d'être vertueux.

CHARLES.

Quelle étrange nouvelle !

ALBERT.

Ton père était mon parent à un degré très-éloigné. Heureusement pour toi il portait mon nom : que n'eût-il marié ! Aveuglé par une passion insensée , il fit un de ces mariages que la loi ne peut défendre , mais que la société réprouve avec justice. Je rougirais de te nommer la femme à qui il donna la main , malgré les remontrances de sa famille. Son nom est devenu un opprobre. Cette femme fut ta mère. Ses dépenses immodérées ont absorbé en peu de tems la fortune de son mari ; il en mourut de chagrin dans la misère et l'abandon , et sa femme le suivit de près , moins affligée de sa perte , que victime de ses propres excès.

CHARLES, à part.

O déplorable ressemblance !

ALBERT.

Sur ces entrefaites une succession m'appela en Angleterre , où mourut un de mes parens. Je quittai l'Allemagne , et vins avec toi m'établir dans ce domaine qui m'échut en héritage. Alors je te fis élever comme mon fils ; cependant , je te l'avouerai , j'étais tellement irrité contre ton père , que j'hésitai long-tems à me charger de ton enfance ; tu ne m'inspiras d'abord que cette pitié stérile qu'on éprouve pour les étran-

gers , et l'orgueil eut peut-être plus de part à ton adoption que ce sentiment naturel qui nous porte à secourir nos semblables.

CHARLES.

Hélas !

ALBERT.

Oui , j'étais humilié de savoir qu'un de mes parens allait traîner , sous mon nom , une existence obscure et misérable : qu'il s'abaisserait peut-être à des emplois , ou à des actions qui mettraient le comble à mon opprobre. Cette crainte ranima ma pitié sans étouffer mes ressentimens contre ta famille. C'est par suite de cette même répugnance que j'ai confié ton éducation à des mains étrangères , et que je t'ai traité , jusqu'à présent , avec une espèce d'indifférence , bien reprehensible dans un père , si j'eusse été le tien.

CHARLES.

Grand dieu ! sous quel astre m'as-tu fait naître ?

ALBERT.

Telle fut ton origine. Mais te voici dans l'âge où l'homme doit commencer à se rendre utile à la société. La gravité des fonctions auxquelles je te destine , et le malheureux exemple de tes parens , te feront faire de solides réflexions ; j'espère que tu te rendras digne d'occuper un jour ma place , et de juger tes semblables.

CHARLES.

Moi ? juger les hommes !

ALBERT.

Je n'ai rien dû cacher à Morainville ; je lui ai tout appris dans ma correspondance ; il ne paraît pas éloigné de t'accorder Julie ; mais songe que tu ne l'obtiendras que par une conduite irréprochable. On vient , c'est elle ; ne lui dis rien de ce que je viens de t'apprendre , avant l'arrivée de son père.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS , JULIE.

JULIE , à *Albert*.

Bon jour , mon ami... M. Charles , je vous salue , et vous félicite de l'agréable surprise que vous causez dans la maison.

CHARLES.

En me rendant ici j'ai suivi l'ordre du comte Albert , autant que l'inclination de mon cœur.

JULIE.

Ne mentez pas. On vous voit si peu qu'il est permis de penser que Londres a pour vous plus de charmes que les montagnes du pays de Galles.

CHARLES , à *part*.

A peine osé-je la fixer !

JULIE , à *Albert*.

On m'a dit , mon ami , que tes vassaux se rassemblaient

aujourd'hui dans ce château. Quel est donc le motif de cette réunion ?

ALBERT.

Tu le sauras plus tard. (*à part.*) Elle ne pense pas que c'est aujourd'hui sa fête.

JULIE.

Est-ce pour l'arrivée de mon père ?

ALBERT.

C'est mon secret. Je vois avec plaisir que Barbe a su se taire une fois dans sa vie.

JULIE.

Je le devine ce grand secret. Tu veux que tout le monde soit témoin de ton amitié pour mon père, et de la joie que son retour m'inspire.

ALBERT.

Je te l'avoue, il ne pourrait arriver plus à propos ; sa gaiété franche et naturelle répandrait un charme de plus sur la fête qui se prépare.

CHARLES.

C'est faire son éloge en peu de mots. Un homme gai porte ordinairement un bon cœur.

ALBERT.

Un caractère aussi heureux que le sien est un véritable bienfait de la providence ; rien ne le déconcerte ; il voit toujours un côté favorable aux événemens les plus tristes... Mais j'entends du bruit... c'est Barbe, elle a l'air bien agitée. Que vient-elle nous annoncer ?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, BARBE, FRANK, *en habit de livrée.*

BARBE.

Ah ! monsieur, quelle joie, et quel chagrin tout ensemble ! à peine je respire.

ALBERT.

Eh bien, qu'est-ce ?

BARBE.

M. de Morainville arrive dans l'instant, il est pâle et tout défait, il a été arrêté dans la forêt par deux brigands.

ALBERT.

Grand dieu ! volons à sa rencontre. (*Il sort avec Julie et Barbe.*)

FRANK, *à Charles.*

C'est notre homme. Du caractère, monsieur.

CHARLES.

Serait-il possible ?

FRANK.

C'est un malheur, mais il n'est que trop vrai.

Charles.

CHARLES.

Cette nouvelle manquait à l'horreur de ma situation. Ah ! Frank , oserai-je paraître à ses yeux ?

FRANK.

Qu'avez-vous à craindre ? votre rang ne vous met-il pas au-dessus des soupçons ?

CHARLES.

Quelle fatalité !

FRANK.

Moins de réflexions et plus de fermeté. Les voici : je me retire ; songez à vous. (*Il sort sans être aperçu de Morainville.*)

SCÈNE VI.

ALBERT , MORAINVILLE , CHARLES , JULIE , BARBE.

MORAINVILLE , à Julie.

Oui , ma chère enfant , mon empressement à te voir a manqué me coûter la vie.

JULIE.

O mon père !

MORAINVILLE.

Je n'ai dû mon salut qu'au saisissement où cette aventure m'a jetté , et qui m'a mis dans l'impuissance de leur résister.

JULIE.

Les monstres !

MORAINVILLE.

On a raison de dire qu'il n'est point de plaisir sans amertume. J'ai fait une imprudence et je la paye ; j'ai voulu marcher jour et nuit pour embrasser plutôt ma fille et mon ami. Au moment d'arriver , ma voiture se brise au pied de la montagne : impatient , je laisse mes gens veiller à la sûreté de mes effets , et , voyant le crépuscule prêt à se dissiper , je m'arrête pour contempler le réveil de la nature ; mais semblable à cet astrologue qui s'est laissé tomber dans un puits , tout occupé des merveilles que je découvrais , je n'ai point aperçu deux brigands qui m'ont assailli et volé cent mille écus.

BARBE.

Cent mille écus ! les coquins !

MORAINVILLE , gaîment à Julie.

Oui , ce sont des scélérats ; mais je leur en veux moins puisqu'ils ont bien voulu me permettre de t'embrasser encore.

ALBERT.

Le voilà toujours avec son imperturbable gaîté.

MORAINVILLE.

Quand je m'en désolerais je n'y rémédierais pas , et j'aurais un chagrin de plus. Mais parlons d'autres choses , est-ce là , mon ami , le jeune homme dont tu m'as si souvent entretenu dans tes lettres !

ALBERT.

Lui-même.

MORAINVILLE.

Je suis charmé de vous voir, mon jeune ami : nous ferons connaissance.

ALBERT.

Je n'ai que trop souvent à punir des crimes comme celui dont tu es la victime. Malheur à tes assassins s'ils tombent en mon pouvoir.

MORAINVILLE.

En ce cas là, tu as beau jeu, car ils sont arrêtés.

CHARLES, à part.

Qu'entends-je ?

MORAINVILLE.

Tou procureur fiscal a fait battre la forêt, on les a pris, et il va te les amener sous l'escorte de tes vassaux.

CHARLES, à part.

Quelle bizarre aventure.

MORAINVILLE.

Quel bruit !.. On amène sans doute les malheureux qui m'ont dépouillé.

(On aperçoit dans le fond du théâtre Dubourg, James, Schmit. Des gardes et un paysan porte un manteau.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, SCHMIT, DUBOURG, JAMES, Paysans, Paysannes.

MORAINVILLE.

Justement les voici...

JAMES, baloté par les paysans dans le fond du théâtre.

Eh bien, finirez-vous ! à quoi ça vous avance-t-il de me faire pirouetter comme une girouette ?

CHARLES, à part.

Un manteau ! Juste ciel ! c'est le mien.

SCHMIT.

Silence.

JAMES, avançant.

Ah ! Monseigneur.

SCHMIT.

Paix, vous dis-je. Voilà une belle affaire.

CHARLES, à part.

Que dois-je augurer de cette méprise ?

SCHMIT.

M. le comte.

JAMES.

Monseigneur, ne l'écoutez pas. Il va vous tourner ça de manière que nous aurons tort. Nous voilà devant vous en propres personnes, mon camarade et moi. Cette maudite canaille que vous voyez, nous a tant brutalisé pendant la route, que

je suis venu moitié en l'air, moitié à pied, et ce qui me fait le plus enrager, c'est qu'il nous ont pris pour des autres, j'en suis encore tout essoufflé, Monseigneur.

SCHMIT.

Me laisseras-tu parler ? n'est-ce pas à moi à faire mon rapport à M. le comte ?

DUBOURG, *à part considérant Charles.*

Je ne me suis pas trompé : c'est bien lui que j'ai vu ; mais comment le confondre ?

SCHMIT.

Enfin je peux commencer. (*il se prépare à parler.*)

DUBOURG.

Pardonnez, M. Schmit ; mais je ne peux résister au plaisir d'exprimer à M. Charles la joie que j'éprouve à le voir ici. Il n'y a pas long-temps que vous êtes arrivé ?

CHARLES, *surpris.*

Où tend cette question ?

DUBOURG.

Ne vous en formalisez pas. Un homme qui gémit sous le poids d'une accusation injuste, est bien excusable en cherchant des protecteurs.

ALBERT.

Qu'y a-t-il de commun entre Charles et vous ?

DUBOURG.

J'ai eu occasion de voir monsieur, sa générosité m'est connue ; et je suis sûr qu'il ne nous laissera point périr.

MORAINVILLE.

Voilà une présomption bien étrange.

DUBOURG.

Si dans le fond du cœur, monsieur est convaincu de notre innocence, est-ce trop présumer de sa grandeur d'âme que de le croire capable de nous défendre contre les apparences qui pourraient égarer notre juge ?

SCHMIT.

Les apparences ! c'est ce que nous verrons dans les débats. M. le comte a le tact fin, et le discernement délicat ; il saura bien distinguer si vous êtes innocents.

JAMES.

Innocents ! ah ! sans doute, nous le sommes, c'est l'abomination de la désolation qui tombe sur nous. Voici le fait, monseigneur. Deux cavaliers ont dévalisé un voyageur, pendant que nous étions à l'affût d'un sanglier, l'un d'eux a perdu son manteau ; je les ai vus ces cavaliers ; mais croyant qu'ils venaient nous arrêter, j'en ai eu si peur, que je me suis caché pour qu'ils ne me voyent pas, ça fait que les ai vu sans les voir ; mais c'est égal ; ignorant ce qui venait de se passer, mon camarade a ramassé le manteau, et appelé les cavaliers ; mais ils allaient si vite, qu'ils n'ont point entendu sa voix, et c'est au moment que je courais pour le rejoindre qu'on nous a pour-

suis et arrêtés comme des voleurs. Ne nous doutant de rien , nous nous sommes laissé prendre comme des brebis par des loups, monseigneur : n'est-ce pas bien en dévaut d'être arrêtés comme des brigands , quand nous n'attaquons que les bêtes des forêts ? j'enrage de tout mon cœur ; mais ce qui me fâche encore plus , c'est la mésaventure de mon pauvre camarade ; c'est la première fois qu'il braconne avec moi. Il n'était pas né pour ce métier ; mais il a essuyé tant de malheurs, il a été ruiné si indignement par une famille puissante , que j'en ai eu pitié. Je l'ai engagé à s'associer avec moi : la misère l'y a déterminé ; car il est bon que vous sachiez qu'il a une femme et des enfans ; et comme je tire mieux que lui , je lui ai proposé de partager les profits de motié ; vous voyez que je suis bon camarade. Il m'a donc suivi à la chasse , en rechignant un peu , mais enfin il m'a suivi : c'est son malheur , et j'en suis cause , Monseigneur. Prenez pitié de lui et de moi , si vous voulez ; mais surtout de lui. C'est un honnête homme qui a été élevé dans un collège ; il parle comme un livre imprimé ; il a de l'esprit comme quarante , et du caractère comme un diable incarné ; voilà notre histoire , Monseigneur , c'est la vérité la plus vraie qui vous a parlé. Je n'ai pas d'esprit , mais au moins j'ai ça de bon , c'est que je suis une franche bête , et que je ne sais pas mentir.

CHARLES , à part.

Quai-je fait ? Malheureux !

JAMES.

Plait-il , monsieur ? n'est-ce pas que c'est bien triste ?

SCHMIT.

Oui , messieurs ; dans une affaire de cette importance , aucune parole n'est à dédaigner. Or je vous observe que l'accusé vient d'avouer qu'il braconne avec son camarade , quand nous l'avons pris , pour ainsi dire *flagrante delicto* , braconnier , voleur , ou assassin , c'est à peu près la même chose , et je le prouve. Un braconnier est un voleur quand il tue sur les terres de son voisin un gibier qui ne lui appartient pas ; un braconnier est un assassin , quand il tire sur les gardes de son seigneur qui veulent l'arrêter , *et de consequentiâ in consequentiâ* , quand un braconnier ne trouve ni gibier à détruire , ni gardes à tuer , il n'est pas étonnant qu'il s'amuse à dévaliser les voyageurs , *ergo* , un braconnier est selon les circonstances , un voleur , ou un assassin , quand il n'est pas l'un et l'autre à la fois... Ha ! voilà de la logique : tire toi de là.

DUBOURG.

Elle me paraît bien captieuse dans la bouche d'un homme qui ne doit juger que sur des faits évidens , et non sur des suppositions que la malignité peut admettre , mais que l'humanité récuse.

JAMES , bas à Dubourg.

Méfiez-vous en il ne vaut rien.

MORAINVILLE , à Dubourg.

Qu'as-tu fait de mon porte-feuille ?

DUBOURG.

Je ne l'ai jamais possédé.

SCHMIT.

On les a fouillé dans la forêt, sans rien trouver sur eux , mais cela ne m'étonne pas ; ils ont des cavernes dans lesquelles ils déposent le fruit de leurs brigandages. Ainsi sans perdre notre temps à écouter leurs sornettes , procédons dans les formes. (à Morainville.) Monsieur , reconnaissez-vous vos assassins dans ces deux hommes ?

MORAINVILLE.

Assurer positivement que je les reconnais , c'est un peu hasarder. Leur figure était cachée sous la forme rabattue d'un chapeau ; il en est un d'ailleurs qu'il m'eût été impossible de distinguer , car il se tenait à l'écart derrière une touffe d'arbrisseaux ; mais voilà certainement le manteau qui couvrait celui qui a porté la main sur moi.

SCHMIT , regardant et retournant le manteau.

Pièce de conviction qui supplée au défaut de preuves. Elle est bonne à garder ; je la mets dans mon greffe.

DUBOURG . à part , considérant Charles.

Plus je le considère , moins je doute de son crime.

SCHMIT , à James.

Comment t'appelles-tu ?

JAMES.

Vous le savez bien.

SCHMIT.

Dis toujours.

JAMES.

Jean-Gilles James.

DUBOURG , à part.

Ne dira-t-il rien en ma faveur ?

SCHMIT , à Dubourg.

Et toi ?

DUBOURG , toujours à part.

Que faire ? si je l'accuse , sans ménagement , on ne me croira pas. Rien ne le charge , et tout dépose contre moi.

SCHMIT , à Dubourg.

Eh bien ? c'est à toi que je parle.

DUBOURG.

Frédéric Dubourg.

MORAINVILLE.

Frédéric Dubourg ? est-ce contre vous que ma famille a soutenu un procès si considérable ?

DUBOURG.

J'ignore si vous êtes de la famille des Morainvilles ; mais c'est elle qui a réduit mon père à l'état de misère dans lequel il m'a laissé.

SCHMIT.

Preuve évidente du délit. C'est la vengeance qui l'a porté à cet acte, il a voulu reprendre par la force ce qu'il a perdu par la justice. Le crime est encore plus grave, parce qu'il y a préméditation.

DUBOURG.

Monsieur le procureur, cette partialité convient-elle à un homme de votre caractère ?

SCHMIT.

Ne va-t-il pas me faire des remontrances, et m'apprendre mon métier ! Nefaut-il pas bien des précautions avec un homme de ton espèce ?

DUBOURG.

Des hommes de mon espèce, sous une écorce grossière, cachent souvent un cœur plus noble que certains individus qui se croient de grands personnages.

SCHMIT.

Des phrases ! des grands mots ! voilà le jargon ordinaire de tous ces gens-là.

DUBOURG.

Je ne ferai pas comme vous un vain étalage de paroles ; mais je me défendrai avec une énergie qui vous étonnera peut-être. Une action infâme a été commise : il faut bien y croire puisqu'on m'en attribue la honte ; certes, je ne devrais pas m'attendre à trouver ici des accusations. M. le comte, je vous honore et vous respecte, je vous en donne en ce moment une preuve bien grande. Au nom de mes sentimens pour vous, ne précipitez rien : je vous demande jusqu'à demain pour jeter dans cette affaire une lumière affreuse, mais indispensable à ma justification.

CHARLES, *à part.*

Que veut-il dire ?

ALBERT.

Malgré l'horreur que m'inspire ton crime, je ne m'écarterai pas des égards dus à ta situation : j'accède à ta demande. Qu'on les enferme dans la prison du château.

DUBOURG.

Viens, James, notre innocence éclatera ; espérons tout du juge intègre que la Providence nous a donné.

JAMES.

Vous croyez. Hélas ! je ne demande pas mieux que d'espérer ; mais c'est dommage qu'il y ait un procureur fiscal dans notre affaire. (*On emmène Dubourg et James.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté DUBOURG et JAMES.

ALBERT.

La tranquillité de cet homme me paraît bien extraordinaire.

MORAINVILLE.

La simplicité de son complice est encore bien plus étrange.

SCHMIT.

Vous ne connaissez pas cette espèce d'hommes , ils n'ont de bête que l'extérieur ; mais vous pensez bien que j'ai trop d'expérience pour qu'on m'en impose par des dehors factices. A présent , M. le comte , je vous prie de me donner vos ordres. Cette affaire intéresse votre meilleur ami ; vous ne pouvez guère vous dispenser de la suivre avec chaleur.

ALBERT.

N'en doutez pas , monsieur. Faites vos diligences pour l'instruction de la procédure. N'omettez aucune des formes qu'exige l'importance de cette cause. L'accusateur est mon ami ; mais souvenez-vous que je n'en serai que plus difficile dans le choix des preuves à la charge des accusés , et que si vous ne portez dans mon âme une conviction intime , j'aimerai mieux m'abstenir de prononcer que de compromettre la dignité de mon caractère par l'apparence d'une partialité indigne de mes principes.

SCHMIT.

Cela suffit , M. le comte , je vais tout disposer pour l'interrogatoire des accusés. *Experto crede roberto.*

BARBE.

Et moi , comme il ne faut pas que des coquins troublent les plaisirs des honnêtes gens , je vais mettre la dernière main aux préparatifs de la fête que nous donnons sous vos auspices dans la grande salle d'audience.

ALBERT.

Bien. Allons , mes amis , oublions un moment cette funeste catastrophe pour ne penser qu'au plaisir de votre réunion.

MORAINVILLE. —

Excellente idée à laquelle j'applaudis. Oui , mes amis , occupons-nous un peu de nos plaisirs. Les méchants seraient trop satisfaits s'ils réussissaient toujours à troubler les jouissances des cœurs doux et sensibles. Il ne m'en coutera pas moins cent mille écus.

ALBERT.

Viens-tu , Charles ?

BARBE.

Permettez-moi , M. le comte , de lui dire deux mots au sujet de la fête.

CHARLES.

A moi ?

BARBE.

Oui. Vous n'en serez pas fâché.

ALBERT.

Tu ne peux t'en défendre ; reste un instant puisque Barbe le desire. Surtout qu'il ne manque rien au divertissement.

(Il sort avec Morainville et Julie.)

SCENE IX.

CHARLES, BARBE.

CHARLES, *préoccupé.*

Que me voulez-vous ?

BARBE.

Nous allons fêter Julie : la cérémonie sera brillante ; mais il nous manque des couplets.

CHARLES.

Il est trop tard pour y songer.

BARBE.

Bah ! l'imagination d'un jeune homme qui assiste à la fête de sa future doit-être un peu exaltée. Vous ne laisserez pas échapper cette occasion de lui prouver votre amour.

CHARLES, *à part.*

Est-ce au sein de la douleur qu'on peut se prêter à des images si séduisantes.

BARBE.

Qu'avez-vous donc ! vous paraissez bien triste.

CHARLES, *à part.*

Hélas !

BARBE.

Vous soupirez ! ah ! pauvre jeune homme, je devine la cause de votre peine.

CHARLES, *étonné.*

Vous la devinez ?

BARBE.

Cela n'est pas difficile. Vous arrivez de Londres, vous y avez laissé une bonne amie : vous n'osez le dire à M. le comte, et vous voyez avec effroi l'instant de votre mariage avec Julie de Morainville.

CHARLES, *à part.*

Elle prend le change. Gardons-nous bien de la désabuser.

BARBE.

Me trompé-je ? oh ! ce n'est pas à moi qu'on en montrera.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FRANK.

FRANK, *à demi-voix.*

Eh bien , monsieur , que s'est-il passé.

BARBE.

Il n'a rien dit encore à son père ; qu'il y prenne garde ; M. le comte est impérieux et sévère ; et, pour lui faire un tel avertissement, il a bien des ménagemens à observer.

FRANK.

Vous croyez. (*bas.*) Quoi, monsieur, serait-elle instruite.
Charles.

BARBE.

J'ai l'œil pénétrant ; j'ai deviné le secret de son cœur... A propos, M. Frank, je suis chargée des petits détails de la fête, j'en ai encore quelques-uns à régler, et je veux que vous m'aidiez de vos conseils.

FRANK.

Volontiers. Mais laissez-moi un instant avec mon maître.

BARBE.

Non, non, je vous tiens, je ne vous quitte plus. L'arrestation de ces deux coquins m'a fait assez de peur. Je craignais que cet événement ne dérangerât la fête ; mais heureusement M. de Morainville a pris la chose assez gaîment, et tout ira pour le mieux.

FRANK.

Mais, de grâce..,

BARBE.

Peine inutile. D'ailleurs, M. Charles n'a pas le temps de vous écouter, il doit avoir besoin de prendre quelque chose, il ne faut pas l'empêcher de rejoindre la société. (à Charles.) Quand au secret de votre cœur, il sera bien gardé : je vous promets de me taire... le plus long-temps que je pourrai.

FRANK.

Il faut donc absolument aller avec vous ?

CHARLES, *bas à Frank.*

Oui : suis-là pour m'en débarrasser.

FRANK.

(*Bas à Charles.*) Je reviendrai tout à l'heure. (A Barbe.) Allons, venez, vous faites de moi tout ce que vous voulez. (*Barbe l'emmène.*)

SCENE XI.

CHARLES.

O tourment d'un cœur coupable ! voilà donc où m'a conduit le dérèglement de ma jeunesse ! de l'avilissement je suis tombé dans l'infamie ! je me vois au niveau de ces hommes que la société n'envisage qu'avec horreur, et je n'oserai plus considérer mon semblable sans me figurer qu'il va lire mon crime imprimé sur mon front... Orgueilleux Albert, pour quoi m'avez vous tiré du néant ? Je ne sais si c'est une pré-vention qui naît du sentiment de ma dégradation ; mais il me semble que ce Dubourg m'a parlé comme s'il eût été le témoin de mon attentat... ses discours mystérieux ont jeté dans mon âme un trouble qui a pensé me trahir, et je n'ai pas même eu la force d'affecter devant lui, cette sérénité qui écarte les soupçons... Le laisserai-je sur l'échafaud ? Ah ! cette pensée me glace de terreur... Non, cessons d'accumuler tous les crimes sur ma tête ; arrachons l'innocence au glaive de la justice qui peut la frapper. Que dis-je ? comment sauver mes victimes sans répandre le deuil et l'opprobre dans ma famille ?.. O dou-

leur plus cruelle que la mort ! ô dieu ! prend pitié de mes souffrances , chasse de mon âme l'enfer anticipé qui la déchire , ou entr'ouvre-moi ces abîmes éternels où tu précipites les coupables.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle d'audience. On y voit les attributs de la Justice , elle est ornée et préparée pour une fête.

SCENE PREMIERE.

FRANK.

Charles est enfin plus tranquille ; mais ce calme passager est peut-être le précurseur d'un nouvel orage , et décidément je veux me mettre à l'abri des accidens par une fuite prudente. D'ailleurs Morainville ne m'a pas encore rencontré , j'ignore s'il me reconnaîtrait en me voyant ; mais comme je ne peux toujours éviter sa vue , je crois qu'il est plus sage de ne pas m'y exposer ; seconde raison pour presser mon maître d'en venir au partage du porte-feuille. La troisième , c'est que j'ai vu Morainville sortir de la prison de ceux qu'on a eu la bonté d'arrêter pour nous. Qu'est-il allé faire avec ces gens-là ? Je n'en sais rien , mais dans la position où je suis , je dois considérer les choses sous l'aspect le moins favorable , et prendre toutes les précautions que ma sûreté me suggère. Ainsi , M. Charles , disposez-vous à me compter au moins cent mille francs. Vous aurez de la peine à vous y résoudre : je m'y attends ; mais je sais le moyen de vous y déterminer. Le voici , touchons la corde délicate.

SCENE II.

CHARLES , FRANK.

CHARLES.

Je te cherchais.

FRANK.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

CHARLES.

Dubourg m'a fait demander un entretien particulier. Je lui ai indiqué ce lieu , il va s'y rendre.

FRANK.

Que vous veut-il ?

CHARLES.

Je l'ignore ; mais je crois qu'il a des soupçons , et cette idée réveille toutes mes alarmes. Je veux sortir de la crise où je suis en restituant le porte-feuille.

FRANK.

Que dites vous , monsieur ? quoi , vous auriez la faiblesse de rendre cet argent.

CHARLES.

J'en ai pris la résolution.

FRANK.

Doucement , s'il vous plaît. Je m'y oppose. Le hasard m'a fourni l'occasion de m'enrichir , je l'ai saisie , et je ne veux pas avoir commis un crime inutile.

CHARLES.

Misérable !

FRANK.

Jusqu'à présent mon industrie vous a profité plus qu'à moi , il est bien naturel que je pense à mes intérêts. D'ailleurs , après l'accueil que m'a fait votre père , je ne dois pas m'attendre à rester ici ; et je suis bien aise , en vous quittant , de vivre dans une douce indépendance.

CHARLES.

Laisse-moi.

FRANK.

Non , monsieur , je suis pressé de partir. Croyez-moi , terminons de bonne grâce : tenez ; je suis bon diable , je me contenterai de cent mille francs. C'est bien modeste.

CHARLES.

Tu n'auras rien.

FRANK.

Ne nous fâchons pas , vous auriez plus à perdre que moi. Vous tenez à une famille honnête dans le monde ; moi je suis un enfant abandonné de la nature entière , et je ne crains pas que mes actions fassent rougir mes parens.

CHARLES.

Quelle persévérance dans le crime !

FRANK.

Point de réflexions. Il me faut cent mille francs , ou je déclare tout.

CHARLES.

Quoi ! pas un remords.

FRANK.

Fi donc !

CHARLES.

Tu veux donc laisser périr deux innocens ?

FRANK.

Non. Sur cela j'ai prévu vos scrupules , et je peux procurer à ces deux hommes les moyens de s'évader par le souterrain qui conduit du donjon dans le parc.

CHARLES.

S'ils refusent de s'en aller ?

FRANK.

Fausse alarme. Ces deux malheureux ne tiennent à rien.

Ils végètent ici dans la plus profonde misère , l'appât de l'or les séduira ; offrez-leur une petite fortune qui leur assure une existence hors de leur pays , et ils disparaîtront dès que vous le voudrez.

CHARLES.

Non. Je les sauverai par une voie moins dangereuse. Je restiturai à Morainville ce que vous lui avez extorqué ; il le recevra des mains d'une personne dont le caractère ne sera pas suspect , et qui disculpera les accusés sans nous compromettre.

FRANK.

Quelle est donc la manie de restitution qui vous travaille ; encore une fois , et c'est pour la dernière , je vous déclare que je n'entends pas ce langage. Prenez garde à ce que vous allez faire , et craignez de me pousser à quelque extrémité fâcheuse.

CHARLES.

Suis-je assez avili !

FRANK.

Je vous ai parlé jusqu'à présent avec modération ; s'il faut montrer du caractère , je vous prouverai que je n'en manque pas. Vous devez savoir ce dont je suis capable ; tremblez pour vous et pour votre famille. La renommée est-là , je peux emboucher sa trompette , et faire planer sur tous les vôtres l'ignominie que vous redoutez.

CHARLES.

Eh ! que feras-tu qui ne retombe sur toi ?

FRANK.

Je connais l'art de ces demi-confidences débitées dans l'ombre du mystère , et plus terribles que la vérité toute nue , je m'en servirai pour vous perdre de réputation. Vous serez , j'en conviens , à l'abri des poursuites juridiques ; mais le public vous citera à son tribunal redoutable. Vous deviendrez l'objet de toutes les conversations malignes , le but de tous les traits satyriques ; le bruit en viendra jusqu'aux oreilles de votre père. Ce juge intègre et respectable , à ce récit funeste , accablé de douleur , sera obligé de renoncer à ses fonctions , à ses amis , à son pays peut-être. Je ne manquerai pas d'en faire instruire Morainville , j'éveillerai dans son âme la défiance et le soupçon ; et , dans sa cruelle incertitude , il repoussera , avec horreur , l'idée de vous unir à sa fille.

CHARLES.

O tableau déchirant et trop fidèle des malheurs qui m'attendent !

FRANK.

Il ne tient qu'à vous de les éviter.

CHARLES.

A quel prix m'en fais-tu la loi ?

FRANK.

Gardez ce qu'un heureux hasard vous a procuré : tout va changer de face.

CHARLES.

O combat d'un cœur faible engagé dans le crime !

FRANK.

Le passé restera dans l'oubli. Vos créanciers seront payés , et moi content de ma petite fortune , je tâcherai de me consoler de ma faute , en me représentant quelquefois le tableau de bonheur qui doit en résulter pour vous.

CHARLES.

Quoi ! tu verras , sans pitié , les tourmens que j'endure.

FRANK.

Je dois avoir le courage qui vous manque. Si j'en agis ainsi , c'est pour votre tranquillité autant que pour la mienne. Les remords ne sont pas éternels , mais la honte est ineffaçable.

CHARLES.

Eh bien... grand dieu ! à quoi me résoudre !

FRANK.

C'en ai fait , je le vois , vous vous rendez enfin.

CHARLES.

Oui , tu l'emportes. Je cède en frémissant ; j'étoufferai , s'il se peut , les cris de ma conscience ; mais j'exige que tu sauves les prisonniers.

FRANK.

Je vous réponds qu'ils seront libres demain avant le lever du soleil.

CHARLES.

Juste ciel ! j'entends Dubourg. Il n'est plus temps de reculer.

FRANK.

Écoutons ce qu'il nous dira. Surtout faites bonne contenance.

SCENE III.

LES PRECEDENS, DUBOURG, *couduit par des gardes qui s'éloignent au signe que leur fait Charles.*

DUBOURG.

Monsieur , j'ai obtenu la permission de vous entretenir un moment. J'avais demandé la faveur de vous parler seul ; mais puisque votre domestique est avec vous , souffrez qu'il reste , il ne sera pas de trop dans la conversation.

CHARLES.

Quel est votre dessein ?

DUBOURG.

L'accusation dirigée contre moi est aussi grave que mal fondée. Vous me voyez dans la douleur ; et j'ai compté sur la générosité de votre âme pour éviter le précipice dans lequel je suis prêt à tomber.

CHARLES.

Que puis-je faire pour vous ?

DUBOURG, *observant Charles.*

Je crois qu'il est inutile d'employer de grands raisonnemens pour vous convaincre de mon innocence.

CHARLES.

D'où naît cette présomption ? je suis loin de vous accuser ; mais quel garant me donnerez-vous de votre probité ?

DUBOURG.

Votre conscience ne vous dit-elle rien ?

CHARLES.

Où tend ce discours ?

FRANK , *à part.*

Nous aurait-il aperçu ?

DUBOURG.

Auriez-vous oublié déjà la scène de ce matin ?

CHARLES.

Quelle scène ?

DUBOURG.

Celle de la forêt.

CHARLES.

De la forêt ? (*à part.*) O supplice !

DUBOURG.

Le manteau resté entre mes mains...

CHARLES.

Eh bien !

DUBOURG.

A-t-il toujours couvert un honnête homme ?

FRANK.

Ce que l'on dit de vous semble prouver le contraire.

DUBOURG.

Si je rétorquais l'argument contre vous-même.

FRANK.

Avez-vous perdu l'esprit ?

DUBOURG.

Pas encore. Je vous ai vu tous les deux fuyant à toute bride , j'ai parfaitement reconnu M. Charles ; il était en avant ; vous le suiviez quand le fatal manteau vous est échappé. Si j'avais pu diriger mon accusation contre vous seul , croyez bien que je n'aurais pas pris tant de ménagement pour faire connaître le coupable.

FRANK.

Quel insolent délire !

DUBOURG.

Moins de colère et plus de vérité. Un emportement ne détruit pas un fait.

FRANK.

Misérable ! quel pitoyable moyen pour te sauver. Quoi , monsieur , vous ne pouvez pas cet excès d'insolence !

DUBOURG.

Laissez à votre maître le temps de me répondre , et surtout conseillez lui bien de ne pas se trahir par ce trouble accusateur où le jette la force de la vérité.

CHARLES.

Quelle audace ! L'étonnement que me cause une imputation si absurde , me laisse à peine la faculté d'exprimer l'indignation qu'elle m'inspire.

DUBOURG.

Cependant vous ne pouvez nier que ce manteau vous appartienne.

CHARLES.

Quelle preuve en avez-vous ?

DUBOURG.

Encore une fois je l'ai vu tomber du cheval de ce valet.

FRANK.

(*A part.*) Oh ! quel homme ! (*haut.*) Mais parlez-lui donc , monsieur , et traitez-le comme il le mérite.

DUBOURG , à Charles.

Je ne veux pas vous perdre ; mais que ferez-vous pour moi.

FRANK.

Il ne veut pas vous perdre ! ne dirait-on pas qu'il vous fait une grâce ?

CHARLES.

Dubourg , l'horreur de votre situation vous empêche de réfléchir à ce que vous dites ; c'est sous cet aspect que j'envisage l'insulte gratuite que vous me faites. Pour que votre innocence éclate , je vous conseille d'employer un moyen plus adroit et surtout plus vraisemblable.

DUBOURG.

J'ai prévu toutes les objections que l'on peut me faire. Votre pere est mon juge , et , quelque soit son intégrité , je dois tout craindre du pouvoir de la nature. Quand on me traduirait devant un autre tribunal , tout espoir de salut me serait également interdit ; en voyant d'un côté la misère et l'abandon , de l'autre , la fortune et la naissance , les magistrats , au défaut de preuves matérielles , seraient obligés de s'en rapporter aux apparences , et malheureusement elles sont toutes contre moi. Vous voyez ma franchise : ce n'est pas l'intention de vous déclarer la guerre qui m'amène ici , mais le besoin de me sauver , et d'arracher ma famille au malheur qui la menace. Je vous dirai plus encore. J'ai vu M. de Morainville ; il m'a fait des questions auxquelles je pouvais répondre en vous accusant ; au reste d'égard ma retenu. J'ai même eu la prudence de laisser ignorer à mon camarade que je vous avais reconnu dans la forêt. C'est vous prouver assez que je n'ai pas l'intention de vous nuire : soyez donc aussi juste que je me montre généreux.

FRANK.

Oh ! ma foi , je n'y tiens plus. Voilà un plaisant moyen d'intéresser les gens en sa faveur , en les chargeant de son crime. Malheureux ! retire-toi , ou je ne réponds plus du ressentiment qui m'anime.

DUBOURG.

Vil scélérat ! applaudis-toi d'avoir un complice dont j'honore la famille.

CHARLES.

Dubourg , votre entêtement commence à me fatiguer.

FRANK.

L'indignité de son procédé , la noirceur de sa calomnie , ne méritent plus de ménagement. Pour lui prouver que vous ne le craignez pas , abandonnez-le à son malheureux sort.

DUBOURG.

Vous m'y forcez ; eh bien , vous serez satisfait , je ne vous épargnerai plus : je voulais ménager la sensibilité de votre père , l'honneur de votre maison ; mais votre endurcissement me détermine à tout braver. Je n'ai pas de preuves , vous le savez , voilà pourquoi vous êtes si fier ; mais les moindres circonstances jettent quelquefois un grand jour dans le cahos le plus ténébreux. Il est une divinité qui protège l'innocence , et que vous outragez en attirant sur moi l'ignominie de la mort que vous avez encourue ; je l'appellerai à mon secours ; elle aura pitié de ma misère , et , malgré les ombres épaisses qui couvrent votre scélératesse ; je sortirai triomphant de la lutte odieuse dans laquelle vous m'engagez. Adieu , je vous donne le reste du jour pour réfléchir à ce que vous allez faire ; jusque-là , je vous jure un silence absolu ; mais si demain je ne suis pas libre , tremblez. (*Il sort.*)

SCENE IV.

CHARLES , FRANK.

CHARLES.

Malheureux , vois-tu la profondeur de l'abîme dans lequel tu m'as précipité ?

FRANK.

Que peut-il faire ? il n'a point de preuves ; il en convient lui-même.

CHARLES.

Ah ! s'il m'accuse , trop d'indices justifieront sa hardiesse ; ma confusion me trahira , et le cri de ma conscience sera plus fort que moi. Quel avenir épouvantable s'ouvre devant mes yeux !

FRANK.

Homme faible et pusillanime , rappelez-vous donc ce qu'il vous a dit : il ne veut pas vous perdre ; votre père est son juge ; il ne demande qu'à se sauver. On ne peut s'expliquer plus clairement ; ouvrez-lui les portes de sa prison ; donnez-lui de l'argent , il s'esquivera sans difficulté.

Charles.

SCENE V.

LES PRECEDENS, BARBE.

BARBE.

Ah ! je vous rencontre enfin. C'est à vous que j'en veux ,
M. Frank.

FRANK, *à part.*

L'important !

BARBE.

M. de Morainville vous cherche.

FRANK.

Moi ! que me veut-il ?

BARBE.

Il vous le dira lui-même , car je n'en sais rien ; et c'est ce
qui me désole.

CHARLES, *bas à Frank.*

Morainville te cherche , et Dubourg nous a dit qu'il l'avait
reçu dans sa prison !

FRANK, *bas à Charles.*

Toujours votre Dubourg ! encore un coup ne craignez rien ,
laissez-moi faire.

BARBE.

(*Bas.*) Ils sont inquiets. (*Haut à Frank.*) S'il vous parle
des amours , de M. Charles , ne m'accusez pas de bavardage ,
car je n'en ai pas soufflé le mot.

CHARLES, *à Frank.*

Je me retire. (*Bas en sortant.*) De quel fardeau mon cœur
est accablé.

SCENE VI.

FRANK, BARBE.

FRANK.

Que diable Morainville me veut-il ? Vous ne savez rien ,
Barbe.

BARBE.

Rien du tout. J'ai seulement remarqué un peu d'altération
dans ses traits ; il a l'air pensif et taciturne. Cela m'étonne
de la part d'un homme aussi jovial que lui.

FRANK, *à part.*

Dubourg aurait-il jaser ?

BARBE.

Je présume qu'il se doute de quelque chose. Mais en tout
cas , tranquillisez-vous , je ne vous laisserai pas long-temps
avec lui ; la fête est prête , je vais prier M. Schmit d'accélérer
la marche du cortège pour abrégier votre embarras. On vient ;
c'est M. de Morainville.

SCENE VII.

LES PRECEDENS , MORAINVILLE.

BARBE.

Monsieur , voici le valet de M. Charles.

MORAINVILLE.

Je vous remercie , ma bonne : laissez-nous.

BARBE.

Ne le retenez pas long-temps , car j'ai besoin de lui. Encore un mot , M. Frank. (*Elle le mène a l'écart et lui parle à l'oreille : pendant ce temps-là Morainville dit a part.*)

MORAINVILLE.

Dubourg proteste de son innocence ; il connaît les coupables et ne veut pas les nommer ; il vient de m'assurer que Charles pourrait me donner sur eux des renseignemens positifs ; mais , a-t-il ajouté , interrogez le valet avant de rien dire au maître. Je me perds dans mes conjectures. (*Barbe sort.*)

SCENE VIII.

MORAINVILLE , FRANK.

FRANK , a part.

Voyons le venir.

MORAINVILLE.

Depuis quand es-tu au service de Charles ?

FRANK.

Depuis trois ans , monsieur , il est bon maître , je suis serviteur fidèle , et je le sers par attachement plutôt que par intérêt.

MORAINVILLE.

(*A part.*) Quel son de voix... (*haut.*) Tu es arrivé ce matin ?

FRANK.

Oui , monsieur.

MORAINVILLE.

Es-tu venu seul ?

FRANK.

J'ai suivi mon maître.

MORAINVILLE.

Tu ne l'as pas quitté du tout ?

FRANK.

Pas d'une minute. (*A part.*) Comme il me regarde !

MORAINVILLE , a part.

Il a une figure bien sinistre.

FRANK , a part.

Jeuons serré.

MORAINVILLE , a part.

Comment m'y prendre ?.. Essayons cette preuve. (*haut.*) Tu as appris ce qui m'est arrivé dans la forêt ?

FRANK , inquiet.

Qui , monsieur, Ah !

MORAINVILLE.

C'est un évènement bien malheureux.

FRANK.

Oui , monsieur , bien malheureux ! ils vous ont volé cent mille écus.

MORAINVILLE.

Cent mille écus.

FRANK.

Les coquins !

MORAINVILLE.

Je n'ai pu distinguer les traits de celui qui m'a attaqué ; mais l'ensemble de sa tournure m'a effrayé.

FRANK.

Je le crois , c'est bien fait pour ça ; tenez , vous me faites peur seulement de me le raconter.

MORAINVILLE , *malignement.*

Je le vois. Parbleu ! il m'est venu une idée.

FRANK.

Quelle est-elle ?

MORAINVILLE.

Je veux , à l'avenir , me garantir de l'effroi qui m'a saisi à l'aspect de ces brigands , et pour cela , j'ai imaginé un moyen.

FRANK.

C'est fort bien. Quel est ce moyen ?

MORAINVILLE.

C'est de m'accoutumer à entendre ces mots si familiers aux voleurs. *La bourse ou la vie..*

FRANK.

Je ne vous comprends pas.

MORAINVILLE.

Je veux qu'un homme adroit me répète tous les jours ces mots qui m'ont causé tant de peur ; je veux aussi que ce soit toi qui commence mon épreuve ; tu as justement à peu près la taille de celui qui m'a volé.

FRANK.

Que voulez-vous me dire ?

MORAINVILLE.

Figure-toi que nous sommes dans un bois , que je suis seul et sans défense , et crie-moi , comme si tu étais un voleur , *la bourse ou la vie.*

FRANK.

Voilà une singulière idée. (*a part.*) Quel est son but ?

MORAINVILLE.

L'idée est originale ; n'importe , c'est une fantaisie qui me passe par la tête. Fais ce que je te dis.

FRANK.

C'est impossible , monsieur.

MORAINVILLE.

Pourquoi ?

FRANK.

L'illusion ne serait pas complète.

MORAINVILLE.

Explique-toi.

FRANK.

Voyez donc ces emblèmes ; puis-je déceimment prendre le temple de la justice pour une forêt.

MORAINVILLE.

Vains scrupules. Allons , commence.

FRANK.

Mais , monsieur , ce rôle me répugne ; je ne pourrai jamais vous manquer à ce point.

MORAINVILLE.

Que risque-tu ? n'est-ce pas moi qui te demande cet acte de complaisance ?

FRANK.

Vous m'excitez à faire un métier qui révolte ma délicatesse.

MORAINVILLE.

Bah ! un moment de honte est bientôt passé. Allons , mets-toi bien en situation.

FRANK.

La bourse... Ah ! monsieur , ma bouche se refuse à prononcer de si vilains mots.

MORAINVILLE.

Fripon ! je vois ta malice ; tu ne veux pas crier pour rien. Tiens , voilà une bourse que mes voleurs ont eu la charité de me laisser ; elle est à toi si tu me la demande comme je l'exige.

FRANK.

Vous riez.

MORAINVILLE.

Non , vraiment.

FRANK.

Eh bien , *la bourse ou...* (*Il se retourne.*) Oh ! mon dieu , j'ai cru qu'on nous écoutait , et j'ai eu peur qu'on ne me prit véritablement pour un voleur...

MORAINVILLE.

Quel enfantillage ?

FRANK , *a part.*

Je devine sa ruse.

MORAINVILLE.

Deux mots de plus la bourse était à toi.

FRANK , *a part.*

Je vais bien l'attraper. Changeons de voix.

MORAINVILLE.

Mets-toi là ; prends l'attitude d'un brigand novice encore dans son métier.

FRANK.

Vous le voulez : Eh bien , monsieur , (*d'une voix aigre*) *la bourse ou la vie.* Elle est à moi , j'espère. *il attrape la bourse.*

MORAINVILLE,

Pourquoi changer de ton ? tu avais si bien commencé tout à l'heure.

FRANK.

J'ai fait ce qu'un autre aurait fait à ma place. Si vous attaquez quelqu'un, n'auriez-vous pas la précaution de dénaturer votre voix ?

MORAINVILLE, à part.

Je suis sa dupe.

FRANK, lui rendant la bourse.

Tenez, monsieur, reprenez votre bien et finissons cette plaisanterie, elle pourrait me donner de mauvaises pensées.

MORAINVILLE.

Tu as raison. Vas, je veux être seul.

FRANK, en sortant.

J'en échappe d'une belle : il eut été plaisant de lui gagner sa bourse, après lui avoir pris son porte-feuille.

SCENE IX.

MORAINVILLE.

Le drôle a vu le piège ; je commence à sentir toute la finesse de l'avis que m'a donné Dubourg. Voici une aventure bien extraordinaire : en récapitulant ce qui s'est passé, que de présomptions contre Charles et son valet ! ils sont arrivés ce matin ; ils ont traversés la forêt à la même heure que moi. En paraissant devant le comte, Dubourg a parlé avec une assurance qui n'entre pas dans l'âme d'un criminel ; Charles a balbutié quelques paroles qui annoncent plutôt l'effroi que cette noble fierté, apanage inséparable d'un cœur pur. Au déjeuner, Albert lui a reproché sa tristesse, il a répondu vaguement. Le son de la voix de Frank, la stupidité de James, le calme de Dubourg, tout me porte à croire... Quel horrible soupçon ! j'en frémis !.. Charles le fils adoptif de mon ami, celui qui allait être mon gendre, mon assassin ! Ah ! repoussez cette idée ; elle n'est pas supportable et je rougis de l'avoir conçue !

SCENE X.

MORAINVILLE, BARBE.

BARBE, dans le fond.

Il est seul, bon. Voici le moment de lui parler.

MORAINVILLE, se croyant seul.

Quel motif l'aurait pu déterminer à commettre une action si infâme.

BARBE, avançant.

Monsieur, j'en y tiens plus ; j'ai une confidence à vous faire.

MORAINVILLE.

Une confidence ! Parlez, Barbe.

BARBE.

C'est un secret , mais il m'étouffe ; il faut que je m'en débarrasse. Frank ne vous a rien dit ?

MORAINVILLE.

Frank ? non.

BARBE.

M. Charles, non plus ?

MORAINVILLE.

Pas davantage.

BARBE.

J'avais envie d'en parler à M. le comte ; mais il est si sévère : j'aime mieux vous le dire en particulier.

MORAINVILLE.

Eh bien , qu'est-ce ?

BARBE.

D'ailleurs , cette affaire vous intéresse autant que M. le comte , et l'on ne pourra vous la dire sans vous fâcher.

MORAINVILLE.

Sauriez-vous quelque chose ?

BARBE.

Sûrement , je sais tout.

MORAINVILLE.

Qui vous a découvert un pareil secret ?

BARBE.

Je l'ai deviné en voyant Charles , il n'en est pas disconvenu.

MORAINVILLE.

Il n'en est pas disconvenu !

BARBE.

Non. Vous lui pardonnerez , n'est-ce pas ?

MORAINVILLE.

Moi ! lui pardonner !

BARBE.

Au moins , cela ne vous brouillera pas avec son père.

MORAINVILLE.

Albert est mon ami , il n'est pas responsable des fautes de Charles : je sauverai son honneur , s'il m'est possible ; mais son fils ne mérite de ma part aucun sentiment de pitié.

BARBE.

Dans quel état êtes-vous donc ? Ah ! monsieur , que je suis fâchée de vous avoir fait cet aveu ! Mais dame aussi , est-ce sa faute à ce jeune homme ?

MORAINVILLE.

Comment , si c'est sa faute !

BARBE.

Voilà comme sont les pères ! ils ne veulent pas se souvenir qu'ils ont été jeunes : à son âge peut-être en auriez-vous fait autant.

MORAINVILLE.

Orez-vous me tenir ce langage !

BARBE.

Eh ! mon dieu ! calmez-vous. Au bout du compte , ce jeune homme ne s'est pas fait lui-même ; il a un cœur ardent ; il aime , et s'il refuse d'épouser Julie , cela prouve sa délicatesse.

MORAINVILLE , *dans la plus grande surprise.*

S'il refuse d'épouser Julie ! Que voulez-vous dire ?

BARBE.

Cela va tout seul. Charles a laissé une maîtresse à Londres ; il en est aimé , et il n'ose vous l'avouer : voilà la cause de sa tristesse.

MORAINVILLE.

Oh , par exemple , je ne m'attendais pas à ce dénouement.

BARBE.

Vous ne saviez donc rien ?

MORAINVILLE.

Allez , vous êtes une vieille folle.

BARBE.

Me voilà bien avancée avec ma confiance... Ah , j'apprends les gens de la fête ; M. Schmit s'avance à la tête du cortège. Tout ce que je vous demande , c'est de ne rien dire à Julie de ce que je vous ai appris avant qu'on ne vous en parle.

SCENE XI.

ALBERT, MORAINVILLE, CHARLES, JULIE, SCHMIT,
BARBE, Pages, Gardes, Paysans, Paysannes.

(*Schmit paraît à la tête du cortège. Danseurs, Danseuses, Albert et Morainville. Charles tenant la main de Julie, seconde troupe de danseurs, de danseuses et de gardes. On mène Julie sous un dais. Elle s'assied entre son père et Albert. Les danseuses portent une couronne de fleurs qu'elles vont offrir à Julie. Après cette cérémonie Schmit en disant :*)

SCHMIT.

De simple fleurs composent cette couronne , je l'offre à la beauté modeste et bienfaisante au nom des braves qui m'environnent.

JULIE , *prend la couronne des mains de Schmit et dit à Albert.*

Ah , mon ami , quelle surprise délicieuse ; j'en verse des larmes d'attendrissement.

ALBERT.

Allez , mes amis , rendez-vous sur la terrasse du château. Un devoir pénible m'empêche en ce moment de partager votre allégresse ; quand il sera rempli , je me rendrai avec joie au milieu de vous... Vas , ma Julie , la scène qui se prépare n'a rien d'agréable pour toi. Je ne veux pas t'affliger par un tableau si honteux pour l'humanité.

SCHMIT.

Monseigneur , je vais chercher les prisonniers. (*Il sort avec Julie Barbe et les paysans et les gardes.*)

CHARLES , à part.

Évitons cette entrevue. (*Il veut sortir, son père le retient.*)

SCENE XII.

ALBERT, MORAINVILLE, CHARLES.

ALBERT.

Vous nous quittez, Charles, pourquoi donc ?

CHARLES.

Mon père, je vous avoue que la situation de ces deux hommes m'afflige ; ce spectacle est si nouveau pour moi, que le tableau de leur misère attriste mon esprit.

ALBERT.

Quelle excuse ! il faut de bonne heure vous prémunir contre un excès de sensibilité ; songez que je vous destine à mes pénibles fonctions, et que vous ne pouvez trop tôt vous exercer à sonder l'abîme du cœur humain.

MORAINVILLE.

D'ailleurs, Dubourg a réclamé hautement votre appui ; il paraît avoir beaucoup de confiance en vous ; pourquoi lui refuseriez-vous la satisfaction d'assister à son interrogatoire.

CHARLES.

Je ferai cet effort puisque vous l'exigez.

MORAINVILLE , à part.

Cet acte de complaisance me paraît bien équivoque.

(*La musique annonce l'arrivée des prisonniers.*)

CHARLES , avant qu'ils paraissent.

Je les entends. Efforçons-nous de paraître calme.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS , SCHMIT, DUBOURG, JAMES,
UN GREFFIER, Gardes.

SCHMIT , aux prisonniers.

Approchez, et répondez clairement aux questions que je vais vous faire. (*à Dubourg.*) Le manteau avec lequel on vous a pris ce matin, est-il à vous.

DUBOURG.

Non.

SCHMIT.

Pourquoi le portiez-vous ?

DUBOURG.

Je venais de le trouver.

SCHMIT.

Où l'avez-vous trouvé ?

DUBOURG.

Dans la forêt.

SCHMIT.

Dans la forêt ? sur qui ?

DUBOURG.

La question est insidieuse. Si quelqu'un en eût été revêtu, je ne l'aurais pas trouvé.

Charles.

JAMES.

C'est ça.

SCHMIT.

Vous l'entendez , messieurs , il l'a trouvé ce matin dans la forêt , voilà qui est clair : il l'a trouvé , mais en homme expert dans son métier , il ne conviendra pas que c'est probablement sur un voyageur qui a précédé M. de Morainville , et que , voyant un second coup à faire , il s'est couvert de ce manteau pour mieux se déguiser . Il est trop intéressé à cacher cette vérité... mais moi qui...

DUBOURG.

Apprenez donc à raisonner avant d'interpréter si méchamment les actions des autres . Si j'avais dérobé ce manteau aurais-je eu l'imprudence de le conserver après l'action que vous m'imputez ? ne devais-je pas craindre qu'il me fit reconnaître ?

JAMES.

Attrappe , le voilà colloqué.

SCHMIT.

Qu'alliez-vous faire si matin dans la forêt ?

DUBOURG.

Je vous l'ai dit , j'allais chasser un sanglier.

JAMES.

Oh , ça , c'est encore vrai , c'est moi qui lui avais donné rendez-vous.

SCHMIT.

En attendant le sanglier , vous avez chassé les passans . La conséquence est juste et naturelle.

DUBOURG.

Ce n'est pas le mot : dites fausse et absurde.

SCHMIT.

Vous pourriez être plus poli.

DUBOURG.

Et vous moins barbare dans vos conséquences.

MORAINVILLE.

N'avez-vous pas dit que vous étiez connu de Charles ? se porterait-il garant de votre probité ?

CHARLES , *fait un mouvement involontaire et se remet promptement.*

Il est tant d'innocens qui paraissent coupables , que le juge le plus impartial doit toujours trembler en condamnant un accusé . Ah ! mon père , à votre place , combien je me défierais des apparences.

ALBERT.

Cette digression est inutile . Continuez , M. Schmit.

DUBOURG.

Le premier mouvement d'un homme attaqué est de considérer son ennemi ; que M. de Morainville nous examine.

JAMES, *prenant une attitude qu'il croit grave.*

' Sans doute, là, qu'il nous examine, la chose en vaut bien la peine. Ai-je la mine d'un voleur ?

ALBERT.

On vous a déjà observé que vous aviez pris soin de cacher votre figure, et que le jour n'éclairait pas assez pour qu'on puisse distinguer vos traits.

DUBOURG.

Au moins le son de voix a dû frapper l'oreille de M. de Morainville.

MORAINVILLE.

Le son de voix. (*a part.*) Voilà le mot de l'énigme.

SCHMIT.

Quelle baliverne, comme si un homme qui médite un mauvais coup ne savait pas contrefaire sa voix et sa figure.

MORAINVILLE.

C'est ce qu'on m'a dit tout-à-l'heure.

DUBOURG.

Qui donc, monsieur ?

ALBERT.

Passez, M. Schmit.

SCHMIT.

Nommez vos complices.

DUBOURG.

L'honnête homme n'en a point.

SCHMIT.

Quel sang froid, si nous n'avions des preuves irrécusables.

DUBOURG.

Ces preuves sont muettes, et n'attestent que votre malignité.

SCHMIT.

Il est inutile de faire tant de frais de paroles pour le convaincre. L'existence de ce manteau qu'on a reconnu sur lui est déjà une présomption assez forte ; une autre, non moins évidente, c'est que la famille de Dubourg a été ruinée par celle de M. de Morainville. Dubourg a su que monsieur était attendu ici à son retour des Colonies ; il a pensé qu'on ne revenait pas d'un si long voyage sans avoir un porte-feuille bien garni : *et deinde argumenrabor.*

JAMES, *très-vîte et en colère.*

Il n'est pas question des dindes du Mont-Tabor, vous les aimez peut-être ; mais vous n'en trouverez pas dans cette affaire.

ALBERT.

Ne t'ai-je pas ordonné le silence ?

SCHMIT.

L'imbécille ?

JAMES.

C'est vrai, monseigneur.

ALBERT.

Rends grâce à ta stupidité, si je ne punis à l'instant cet excès d'insolence.

MORAINVILLE.

Mon ami, modère ce courroux, et simplifions ces débats. Répondez-moi, Dubourg. Vous étiez dans la forêt au moment où le crime a été commis ; si vous n'en êtes pas l'auteur, vous pourriez peut-être avoir connaissance des coupables.

CHARLES, *à part*.

Que va-t-il répondre ?

DUBOURG, *regardant autour de lui d'un ton pénible*.

Ah, monsieur, que me demandez-vous ?

MORAINVILLE.

Vous hésitez.

JAMES.

Parbleu, Dubourg, vous m'avez dit que vous les connaissiez ; il ne faut pas tant de cérémonie pour les nommer. Si on me le demandait, et que je le susse..

MORAINVILLE.

Vous étiez ensemble. Comment se fait-il que tu ne les ayes pas aperçu ?

JAMES.

C'est pourtant tout de même. Tenez, voilà comme c'est arrivé. J'étais, comme qui dirait là, caché dans des broussailles, mon camarade était de l'autre côté à son affût, les voleurs ont fait un détour pour s'enfuir, ils ont passé auprès de lui, voilà pourquoi il les a vus ; car vous pensez bien que si je savais qui, je ne serais pas assez bête pour rester en cage à leur place.

DUBOURG.

J'ai promis de me taire, et je tiendrai parole.

SCHMIT.

Vous leur avez donc parlé. (*Dubourg marque son embarras.*)

ALBERT.

Vous vous taisez. Vaine hypocrisie ; s'il vous sont connus, vous êtes leur complice. On a vu des scélérats s'obstiner à cacher le nom de leur semblables ; mais jamais l'honnête homme ne se laissa immoler pour sauver un brigand.

CHARLES, *à part*.

Tout mon sang se glace.

DUBOURG.

Ah, monsieur le comte, à quoi me réduisez-vous ?

ALBERT.

Nommez-les, ou je saurai vous y contraindre.

DUBOURG.

Eh, bien... (*à part.*) L'accuser devant son père, je n'en aurai jamais le courage.

ALBERT.

C'est trop abuser de ma patience. Gardes, qu'on les reconduise à leur prison.

JAMES.

Quoi, c'est pour tout de bon ; mais, monseigneur, vous ne savez ce que vous dites.

ALBERT.

Insolent !

JAMES.

Pardon , Monseigneur , c'est une manière de dire que vous vous trompez.

ALBERT.

Tais-toi ; qu'on les entraîne.

JAMES.

Qu'on les entraîne , ça ne fait pas mon compte.

MORAINVILLE.

Un moment. Mon ami , je crois avoir pénétré ce mystère. Comme cette affaire me regarde personnellement , je veux revoir Dubourg , et l'interroger moi-même. S'il n'en a pas imposé jusqu'à présent , je lui arracherai cet aveu qui semble tant lui coûter.

CHARLES , à part.

Je suis perdu.

MORAINVILLE.

Je demande qu'on le laisse avec moi.

ALBERT.

Je n'ai pas le droit de m'y opposer ; mais j'ai celui de t'observer qu'un tel forfait ne doit pas rester impuni. Méfie-toi de son adresse , et de cette bonté naturelle qui te porte à l'indulgence. Je te déclare que ton opinion ne dirigera par la mienne , et que ton espoir sera déçu si tu as l'intention de soustraire les coupables à la réparation qu'ils doivent à la société.

SCHMIT , à James.

Allons , va-t-en.

JAMES.

Ah , mon dieu , retourner dans ce vilain cachot , et tout seul encore. Je vous en prie , Dubourg , ne m'y laissez pas longtemps. (*les gardes l'emmènent.*)

ALBERT.

Venez , M. Schmit.

CHARLES , à part , en sortant.

Allons nous concerter avec Frank.

SCENE XIV.

MORAINVILLE , DUBOURG.

MORAINVILLE.

Nous sommes seuls , ne me déguisez rien.

DUBOURG.

Que voulez-vous savoir ?

MORAINVILLE.

La vérité. Songez qu'il y va de votre vie.

DUBOURG.

La vérité , vous ne la croirez pas ,.. Avez-vous questionné ce valet ?

MORAINVILLE.

Oui...

DUBOURG.

Avez-vous observé la contenance de son maître pendant mon interrogatoire ?

MORAINVILLE.

Sans doute. Eh bien ?

DUBOURG.

Je vous en ai dit assez , si vous voulez me comprendre.

MORAINVILLE.

Mais comment supposer...

DUBOURG.

Voilà les hommes et leurs préjugés ! tout leur paraît probable dans un malheureux , ils n'admettent pas la possibilité du crime au sein de l'opulence.

MORAINVILLE.

Charles serait mon assassin !

DUBOURG.

Vous êtes l'ami du comte , je vous fais cet aveu dont j'ai voulu lui épargner l'horreur ; mais , monsieur , daignez-vous mettre un instant à ma place , voyez moi , entre l'opprobre et la mort , lutter contre le sentiment de ma propre conscience , pour ménager la sensibilité d'un père respectable , et l'honneur d'un jeune insensé qui débute dans le monde par le plus honteux des crimes.

MORAINVILLE.

O funeste voyage !

DUBOURG.

Je veux bien sauver Charles ; mais je ne veux pas être sa victime.

MORAINVILLE.

Vous , sa victime ! je ne le souffrirai pas.

DUBOURG.

Cependant toujours inflexible dans sa morale , son père n'abandonnera pas ce procès. Ma femme et mes enfans ont besoin de mon secours. Votre famille m'a enlevé ma fortune , l'honneur me reste , je dois le défendre.

MORAINVILLE.

Quand à votre fortune , soyez tranquille , je vous promets de réparer les torts que vous a fait ma famille. Il n'y a donc plus que votre honneur à sauver , il est encore un moyen d'y parvenir , sans compromettre celui de mon ami.

DUBOURG.

Parlez. Je souscris d'avance à tout ce que vous exigerez de moi.

MORAINVILLE.

Ecoutez. Il m'est impossible de séjourner plus long-temps dans une maison qui recèle mes assassins , je ne serais pas le maître de contenir mon indignation , et je manquerais le but que nous voulons atteindre. J'en veux sortir dès aujourd'hui ; mais , pour éviter avec Albert toute explication dangereuse ,

je mettrai le plus grand secret dans mon départ. Retournez dans votre prison, je me charge de vous faire sortir sans être aperçu. Vous vous rendrez à mon château, vous direz de ma part au concierge que vous venez annoncer mon arrivée, vous y resterez, avec votre camarade, jusqu'à mon retour. Une fois chez moi, j'écris à Albert de m'envoyer Charles, s'il vient, je le confronte avec vous, je l'intimide par mes menaces, et s'il n'a pas perdu tout sentiment d'honneur, il me fera l'aveu de son crime. Je vous prends alors sous ma protection, et j'assoupis ce procès, Si Charles persiste dans sa dénégation, il n'en sera pas moins criminel à mes yeux, et le résultat sera le même pour vous. Parlez : approuvez-vous ce projet ?

DUBOURG.

Je m'en rapporte à votre prudence, comptez sur ma discrétion.

MORAINVILLE.

Allez. Mon château, vous le savez, n'est qu'à trois lieues d'ici. Vous aurez bientôt fait ce court trajet. Je vais tout disposer pour mon départ, tenez vous sur vos gardes, je vous suivrai de près.

DUBOURG.

Grand dieu ! ta bonté se manifeste en ma faveur !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, FRANK.

FRANK.

Eh bien, quand je vous ai dit que les prisonniers s'en tiraient sans difficulté ; les voilà partis.

CHARLES.

Comment as-tu fait ?

FRANK.

J'ai ouvert sans bruit une porte secrète qui communique dans le parc ; de là, j'ai été à un soupirail de leur prison, je leur ai jeté une bourse contenant quelques pièces d'or et des billets de banque, en leur criant d'une voix contrefaite : partez, tout est ouvert du côté du parc. Je les ai vu fuir.

CHARLES.

Personne ne t'a remarqué.

FRANK.

Personne.

CHARLES.

Si on les arrêtait de nouveau ?

FRANK.

Bah ! tous les gens de la maison sont en gala, et l'on ne

pense guère à eux ; ainsi vous devez être pleinement rassuré. De telle manière que tourne à présent cette affaire , ie délign l'homme le plus subtil de nous convaincre.

CHARLES.

Ta sécurité me rend une lucur d'espérance.

FRANK.

En supposant qu'ils soient repris , ils ne pourront pas dire qu'ils me doivent leur evasion , car ils ne m'ont pas vu , tant j'ai pris de précaution pour sauver les moindres apparences.

CHARLES.

Mon père m'a fait demander , je vais me rendre auprès de lui ; observe ce qui se passe et veille à notre sûreté. J'avais besoin d'apprendre ce dernier événement pour parler à Albert avec plus d'assurance.

FRANK.

Qui , monsieur , séparons-nous. Aussi bien , Morainville approche ; je crains un nouveau tête-à-tête avec lui , et je ne veux pas m'y laisser prendre. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

MORAINVILLE , JULIE.

MORAINVILLE , *sur l'arrière scène pendant que Julie s'avance.*

Mes yeux ne m'abusent pas , c'est Charles qui me fuit. Coupable jeune homme , tu n'as que trop de raisons pour éviter ma vue.

JULIE.

Ton silence m'étonne autant qu'il m'afflige ; tu souffres ; et tu me caches la cause de ta peine.

MORAINVILLE.

Ne cherche pas à pénétrer le motif de ma douleur ; il ne peut être connu sans répandre le deuil et la terreur dans cette maison ,

JULIE.

Vient-il de l'accident qui t'est arrivé ce matin ? On t'a volé : eh bien , je m'en console puisqu'on a épargné tes jours.

MORAINVILLE.

Je suis décidé à quitter ces lieux sans délai , et surtout sans rien dire à personne. Mes ordres sont donnés , dispose-toi à me suivre ; dès que le jour sera baissé tout-à-fait , nous partirons.

JULIE.

Tu ne veux pas même faire tes adieux à ton ami Albert ?

MORAINVILLE.

S'il était instruit de mon départ , je ne serais pas le maître de m'en aller.

JULIE.

Que va-t-il penser ?

MORAINVILLE.

Il m'accusera de bizarrerie , d'originalité ; mais je n'entendrai pas ses reproches , et je ne serai pas dans la nécessité de lui expliquer les motifs de ma conduite.

JULIE.

Quel mystère ! Et Charles , tu ne m'en dis rien :

MORAINVILLE.

Ne t'en parle jamais.

JULIE.

Encore. Tu es bien inconcevable !

MORAINVILLE.

(*A part.*) Allons faire évader les prisonniers. (*Haut.*)
Rentre , ma fille , et surtout , ne trahis pas mon secret...
Mais j'aperçois Albert , que lui dire ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS , ALBERT , CHARLES.

ALBERT.

Que viens-je d'apprendre ? est-il vrai , mon ami , que tu
veux nous quitter ce soir ?

MORAINVILLE, *à part.*

Mes gens m'ont trahi.

ALBERT.

Je ne conçois rien à ta conduite ; à peine arrivé tu veux
partir , et tu me fais un mystère de cette fuite.

MORAINVILLE.

Interprète mon départ comme tu le voudras ; mais j'ai pour
m'absenter , des raisons dont je ne peux t'instruire pour le
moment.

CHARLES, *à part.*

Il sait tout.

ALBERT.

Quelles raisons peux-tu m'alléguer pour justifier cette
action ? si tu en avais de bonnes , les cacherais-tu à ton ami ?

MORAINVILLE.

Cesse de me presser. Peut-être les connaîtras-tu trop tôt.

ALBERT.

Tes discours ne servent qu'à irriter ma curiosité. Ce n'est
pas à moi que tu dois tenir ce langage ; je te somme , au nom
de notre ancienne amitié , de rompre ce silence qui blesse
mon amour-propre.

CHARLES, *à part.*

Rappelons notre courage.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS , SCHMIT.

SCHMIT.

M. le comte , grande rumeur dans le château. En allant voir
les prisonniers , quelle a été ma surprise de trouver dans la
prison une porte ouverte par laquelle ils se sont évadés.

MORAINVILLE, *étonné.*

Ils sont partis !

Charles.

ALBERT.

Allez , M. Schmit, qu'on les poursuive.

SCHMIT.

J'en ai donné l'ordre ; tout le monde est à leur piste, ils n'iront pas loin.

CHARLES, *à part*.

Tout va se découvrir.

SCHMIT.

Ce n'est pas tout. En les cherchant , on a trouvé ce billet de banque dans leur cachot.

MORAINVILLE.

Un billet ! voyons !

SCHMIT.

Le voici.

MORAINVILLE.

Je suis forcé de céder à l'évidence ; ce billet m'appartient je le reconnais au numéro.

SCHMIT.

Ha ! je suis curieux de savoir comment ils réfuteront ce nouveau témoin.

MORAINVILLE.

Comme il m'a trompé ! ébloui par ses discours, j'ai pris son astuce pour de la franchise , sa fierté pour le calme d'une âme pure ; j'étais décidé à le sauver ; je lui avais promis un asile chez moi ; et si , tout-à-l'heure , tu ne fusses venu me trouver , j'allais lui ouvrir les portes de sa prison ; mais il a pensé que mon erreur ne serait pas de longue durée , et il a prévenu , par la fuite , des explications dont il redoutait l'issue.

SCHMIT.

J'espère que cette fuite va fortifier les preuves que nous avons acquises , et qu'on n'alléguera plus rien pour sa justification. J'entends du bruit... écoutons... il redouble... La justice triomphe , ce sont les prisonniers qu'on nous ramène.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DUBOURG, JAMES, Paysans, Paysannes, Gardes, Laquais.

PAYSANS.

Les voilà ! les voilà ! nous les avons rattrapés.

CHARLES, *à part*.

C'en est fait, payons d'audace , ou je suis perdu.

JAMES , *pleurant*.

Ah ! mon dieu ! je crois que c'est le diable qui s'en mêle.

DUBOURG , *à Morainville*.

O mon généreux libérateur , votre espoir est trompé :

MORAINVILLE.

Lâche calomniateur ! oses-tu bien encore m'envisager après la ruse abominable dont tu t'es servi pour en imposer à ma bonne foi.

DUBOURG.

Quel langage! est-ce à moi qu'il s'adresse ?

MORAINVILLE.

Tu joues la surprise; mais tu es démasqué, ta fausse tranquillité n'abusera plus personne.

DUBOURG.

Je ne reviens pas de mon étonnement. M'auriez-vous tendu un piège en facilitant mon évasion ?

MORAINVILLE.

La ruse est mal-adroite. Il est vrai que je t'en avais manifesté l'intention; mais trop sûr que la fourberie serait reconnue, tu n'as pas voulu attendre l'effet de mes promesses.

DUBOURG.

Quoi! ce n'est pas vous qui, par un jour pratiqué dans ma prison, m'avez crié de prendre la fuite ?

MORAINVILLE.

Quel grossier stratagème! mais je veux te confondre! qui t'a donné ce billet qu'on a trouvé dans ta prison ?

JAMES.

Tiens, j'ai des images toutes pareilles.

SCHMIT.

Je le crois, tu dois en avoir beaucoup; voyons-les.

JAMES.

Oh! pardin', je n'en fais pas mystère; tenez, les voilà... elles enveloppaient les pièces d'or que M. nous a données.

MORAINVILLE.

Tu as bien retenu ta leçon. Où sont les autres et le porte-feuille qui les contenait ?

JAMES.

Qu'il est drôle, ce monsieur, avec son porte-feuille! si je l'avais trouvé je vous rendrais d'aussi bon cœur que tous ces chiffons-là.

SCHMIT.

Comment se fait-il que celui qu'on t'a montré soit resté dans ta prison ?

JAMES.

Vous qui êtes si malin, vous devriez bien le deviner, ça n'est pas sorcier: quand monsieur, ou le diable, car il faut bien que ce soit quelqu'un, ainsi donc, quand le diable, ou monsieur, nous a jetté la boure par la petite lucarne, j'ai mis tant d'empressement à l'ouvrir, que ce brinborion me sera échappé sans que je m'en aperçoive.

DUBOURG.

M. de Morainville, vous m'avez montré trop de loyauté pour que je vous soupçonne de m'avoir tendu un piège si perfide. Quand j'ai pris la fuite, j'ai cru le faire par votre ordre, et sous vos auspices. Il y a ici une main invincible qui s'attache à me poursuivre, et un personnage cache qui veut se sauver en accumulant sur moi des preuves qu'il est intéressé à écarter de lui-même.

MORAINVILLE.

C'est là que je t'attendais. C'est dans cette accusation que se développe toute la noirceur de ton âme, et la profondeur de ta scélératesse. Désespérant de te soustraire par une voix légitime, au châtement que tu mérites, tu as osé calomnier le fils de mon ami : tu as voulu faire retomber la honte et la peine de ton crime sur la tête de ce vertueux jeune homme.

CHARLES.

Sur moi ?

ALBERT.

Il accusait Charles !

JULIE.

Le monstre !

SCHMIT.

Oh ! par exemple, voilà un trait d'impudence que je mettrai dans mes annales.

DUBOURG.

Et je persiste dans mon accusation. Puisque vous avez déchiré le voile qui cachait son forfait, je dois écarter la vaine considération qui me fermait la bouche. Je le déclare hautement : c'est monsieur qui vous a dépouillé ; je l'ai rencontré dans la forêt ; j'ai vu tomber des épaules de son valet le manteau qui cause votre erreur et ma disgrâce.

CHARLES.

Quel vertige a donc frappé ton esprit ! Quand toutes les preuves du crime semblent se réunir contre toi, mon âme incertaine hésite encore à te croire coupable, et c'est toi qui m'accuses ! tout-à-l'heure je prenais ta défense ; demande à mon père, si je ne cherchais pas à lui démontrer la possibilité de ton innocence, et la difficulté de fixer son opinion sur une affaire dans laquelle aucun témoin vivant ne dépose contre toi.

DUBOURG.

Vous seul pouviez me rendre cette justice. C'est la crainte et non l'humanité qui vous dictait ce langage. Oseriez-vous nier que je vous aie accusé en face, vous et votre valet, et que vous vous êtes défendu avec la faiblesse d'un homme qui porte dans son cœur la conviction de la vérité qu'on lui fait entendre.

CHARLES.

Exécrable imposteur !

DUBOURG.

Maintenant, j'interpelle M. de Morainville ; qu'il dise s'il n'a pas acquis la conviction de ce que j'avance dans son entrevue avec son valet.

MORAINVILLE, à Albert.

Je ne peux m'en défendre : voilà pourquoi je voulais te quitter si brusquement. Cet événement porte un caractère de singularité que je ne peux définir.

SCHMIT.

Oh, oh, ceci devient sérieux.

JAMES.

Voilà qu'il se convertit.

ALBERT, *aux gardes.*

Faites venir ce valet.

SCHMIT.

Je vais le chercher moi-même.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté SCHMIT.

ALBERT, *troublé.*

Charles, cet homme vous accuse ; il paraît sûr de son fait ; cela ne suffit pas pour que j'admette sa délation : cependant, votre honneur et le mien me prescrivent de l'approfondir. L'action dont il est chargé a été commise à l'heure à laquelle, vous traversiez la forêt. Qu'avez-vous à répondre ?

CHARLES.

Après sa calomnie, mon père, si quelque chose doit m'étonner, c'est la question que vous me faites. Me forcer à résister une assertion si atroce, c'est me croire capable du crime qu'il ne suppose ; vous ne devez pas vous attendre que je m'avilisse jusqu'à une explication si humiliante et pour vous et pour moi.

ALBERT.

Ce n'est pas là répondre.

CHARLES.

Ma dénégation est formelle ; ne suffit-elle pas dans la bouche d'un homme tel que moi ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, SCHMIT.

SCHMIT.

Voici bien une autre affaire, Frank est parti.

CHARLES, *à part.*

Je suis sauvé !

SCHMIT.

Il a pris un cheval et s'est en allé au galop.

ALBERT.

A cette heure ! quelle raison l'a porté à cette fuite précipitée ? Charles vous devez la connaître.

CHARLES.

Elle est toute simple. J'ai vu, par l'acneil que vous lui avez fait ce matin, qu'il n'avait pas le bonheur de vous plaire ; voulant vous donner une marque de mon respect, je lui ai fait son compte, et l'ai congédié.

ALBERT.

Mais ce cheval qu'il emmène.

CHARLES.

Je le lui ai donné en récompense des services qu'il m'a rendus.

DUBOURG.

Vous dites le prétexte qui colore sa fuite pour mieux en cacher la véritable cause.

ALBERT, *comme s'il était seul.*

Cette disparition n'est pas naturelle et cache un mystère que je veux approfondir. (*Aux gardes.*) Amis , conduisez ces deux hommes dans la chambre voisine. Songez à me les représenter quand je les demanderai. (*On emmène Dubourg et James.*)

JAMES, *en sortant.*

Au moins , cette fois , ça s'humanise , nous n'allons pas en prison.

ALBERT, *à Julie.*

Vas , ma Julie. *Julie sort ainsi que les paysans et les laquais.*

SCÈNE VIII.

ALBERT, MORAINVILLE, CHARLES, SCHMIT.

ALBERT.

Charles , votre accusateur est un monstre , ou vous êtes vous-même le plus abominable des hommes. Vous vous troublez ! seriez-vous criminel ?

CHARLES.

Cette question admet un doute qui m'outrage ; si un étranger me l'adressait...

ALBERT.

J'ai remarqué Dubourg depuis qu'il est en mon pouvoir ; son langage ne s'est point démenti ; sa présence d'esprit ne l'a point abandonné , et ses discours portent un caractère de vérité que le mensonge ne peut feindre si long-temps ; il me paraît avoir trop de moyens dans l'imagination pour s'être associé un homme aussi borné que son prétendu complice. Enfin , vous l'avouerez-je , la précision de ses répliques a jeté dans mon esprit le trouble et l'irrésolution.

CHARLES.

Je n'ai pas attendu jusqu'à ce moment pour vous faire connaître mon sentiment à cet égard , vous avez combattu mon opinion : voilà ce que m'a fait regarder le silence devant l'accusé ; mais si Dubourg est innocent , devez-vous en conclure que je sois coupable ?.. Pardonnez ; mais je ne suis pas le maître de contenir le ressentiment que m'inspire une humiliation si peu méritée ; je craindrais , si elle se prolongeait , de m'écarter du respect que je vous dois. Souffrez...

ALBERT.

Restez , je vous l'ordonne. (*À part.*) Il est certaines précautions qui échappent aux malfaiteurs , s'il n'y a pas prévu celle dont le ciel me suggère la pensée , je aurai bientôt la funeste vérité ! (*Haut.*) Gardes. (*Les gardes arrivent.*) Conduisez Charles dans mon appartement , veillez sur tous ses mouvements , et empêchez qu'il ne sorte.

CHARLES.

on ne...

ALBERT.

Point de réplique, obéissez. Là, dans cette chambre.

(*Charles sort avec les gardes.*)

SCENE IX.

ALBERT, MORAINVILLE, SCHMIT.

MORAINVILLE.

Que veux-tu faire ?

ALBERT, *troublé.*

Laisse-moi.

MORAINVILLE.

Songe qu'un éclat.

ALBERT.

Je ne songe qu'à éclaircir le doute affreux qui me tourmente et à venger la société qui m'a rendu l'organe de ses lois et le dépositaire de son autorité. (*il sort.*)

SCENE X.

MORAINVILLE, SCHMIT.

SCHMIT.

Monsieur, voici une vilaine affaire.

MORAINVILLE.

Je ne sais que penser de tout ce que je vois.

SCHMIT.

Quelle est votre opinion ?

MORAINVILLE.

Je n'ose encore me fixer à aucune.

SCHMIT.

J'aurai besoin de toute ma sagacité pour dépouiller ce cahos. Le comte Albert a fait un éclat peut-être indiscret ; je voudrais le servir, si le cas y échet ; mais le sentiment de ma conscience m'oblige à suivre certaines formes...

MORAINVILLE.

Enfin, si Charles était convaincu ?

SCHMIT.

Je crois que ce jeune homme étranger à l'action qu'on lui impute. Le comte a été trop vite, il devait s'en rapporter à ma perspicacité. Depuis vingt ans que j'exerce mes fonctions, j'ai fait des hommes une étude approfondie, et je ne me trompe jamais à l'aspect d'un fripon.

MORAINVILLE.

Cependant vous accusez Dubourg.

SCHMIT.

Et je l'accuse encore.

MORAINVILLE.

Si vous vous trompiez.

SCHMIT.

Impossible, je suis trop bon physionomiste.

MORAINVILLE.

Soit. Cependant, figurons-nous qu'il est innocent, alors, comment s'y prendre pour soustraire Charles à l'infamie et Albert à l'horreur de reconnaître un criminel dans celui qu'il a traité jusqu'à présent comme son fils ?

SCHMIT.

Alors... Ma foi, monsieur, alors, j'en reviens à mes formes ; vous sentez bien que ma délicatesse serait compromise si je m'en écartais.

MORAINVILLE, *impatiente* :

Eh ! monsieur, répondez donc à ma question... Mais Barbe s'avance ; que vient-elle nous annoncer ?

SCENE XI.

LES PRECEDENS, BARBE :

BARBE, *entrant très-vîte.*

Où est M. le comte ?

MORAINVILLE :

Que lui voulez-vous ?

BARBE.

Grande nouvelle ! Frank est arrêté.

MORAINVILLE.

Serait-il vrai ?

BARBE.

Oui, monsieur, il fuyait à toute bride le long du pare ; mais en voulant sauter un fossé, son cheval s'est abattu et lui a fracassé l'épaule. On le ramène ici.

MORAINVILLE.

O bonheur ! Allez, Barbe, recommandez à ses gardes de le surveiller avec la plus grande rigueur : je me charge du reste. Albert revient ; retirez-vous, ce n'est pas l'instant de vous montrer à lui. (*Barbe sort, Morainville regarde du côté de la coulisse opposée et continue.*) Comme il est agité !

SCENE XII.

MORAINVILLE, SCHMIT, ALBERT *tenant un porte-feuille* :ALBERT, *furieux et égaré* :

Le voilà, ce funeste garant de mon malheur, ah, le monstre.

MORAINVILLE, *à Schmit.*

C'est bien le porte-feuille qui m'a été volé.

SCHMIT :

Oh ! pour le coup, ma science est en défaut, que jamais eut osé penser...

MORAINVILLE.

Mon ami, rappelle tes sens ; tu accuses Charles, moi-même. je ne peux m'empêcher de le soupçonner... Cependant, si l'apparence nous abusait l'un et l'autre.

ALBERT.

L'apparence ! quand j'ai dans mes mains la preuve de son crime !

MORAINVILLE.

Où as-tu trouvé ce porte-feuille ?

ALBERT.

Va, mon malheur n'est que trop certain ; ce dénonciateur irrécusable était caché dans le fond de son secrétaire, parmi une foule de papiers dont le désordre atteste son imprévoyance ou un raffinement d'adresse bien réfléchi. Quelle raison alléguer pour le justifier ?

MORAINVILLE.

Il en est une qui doit acquérir à tes yeux toute la force d'une preuve ; ce valet qui a pris la fuite dès qu'il a vu le mauvais succès de son crime...

ALBERT.

J'admire le détour ingénieux dont tu te sers pour m'étourdir sur la cause de mon chagrin ; mais ma douleur ne se contente pas d'un pareil subterfuge. Je ne doute nullement de la complicité de Frank ; mais la scélératesse du valet n'autorise pas la criminelle faiblesse du maître...

MORAINVILLE.

Mais enfin , puisque ce Frank est arrêté.

ALBERT.

Il est arrêté ? ô providence ! ton pouvoir se manifeste.

MORAINVILLE.

Veux-tu l'entendre ?

ALBERT , *après un moment de réflexion.*

Non. La duplicité de ses réponses pourrait lui faire éluder la conviction que je veux acquérir... C'en est fait , je veux que ma vengeance égale l'outrage fait à mon nom , je veux qu'un exemple terrible , en éternisant ma disgrâce , perpétue le souvenir de ma justice , et porte l'épouvante dans tous les cœurs ! je vais confondre l'exécrable assassin dont l'innocence vous paraît encore admissible. Quelques soient la force de son caractère et sa présence d'esprit, il ne résistera pas à l'épreuve qu'il va subir.

MORAINVILLE.

Quel transport t'égare !

ALBERT.

J'en frémis moi-même ; mais dans la fureur qui m'agite, je ne me connais plus et je suis capable de tout.

SCHMIT , *à part.*

Il m'épouvante.

ALBERT.

Retirez-vous. Laissez-moi l'horrible plaisir de le confondre.

MORAINVILLE.

Je ne peux te laisser à toi-même dans l'état où tu es.

Charles.

ALBERT.

Mon ami , je t'en supplie , n'irrite pas mes transports par une résistance inutile. Je serai inébranlable dans ma résolution ; tes discours et ton obstination , en aggravant ma douleur , donneront encore plus de force au ressentiment qui m'anime. Va , c'est ton ami qui te demande cette grâce.

MORAINVILLE , en sortant.

Cédons à sa prière ; mais ne le perdons pas de vue.

(*Il sort avec Schmit.*)

SCENE XIII.

ALBERT.

Je suis seul enfin !

(*Il exprime les divers sentimens qui partagent son âme. Il peint tour-à-tour son indignation et son désespoir. Enfin il ouvre son secrétaire , il y voit deux pistolets qu'il saisit avec une espèce de frénésie. Il les arme , et les met dans sa poche , il place le porte-feuille au milieu du secrétaire. Son agitation doit avoir des nuances marquées , la musique les exprimera. Il va à la porte et dit :*)

Qu'on amène Charles. Hélas ! voilà donc le prix de mes bienfaits ? Quelle horrible ingratitude ! le misérable ! il ne dément pas le sang dont il est sorti. Ah ! que n'ai-je écouté le sentiment qui s'opposait à son adoption ! funeste orgueil ! dangereuse vanité ! que vos conseils sont quelquefois perfides. Je l'entends... (*Il se lève.*) Tout mon corps frissonne ! Dieu ! soutiens mon courage et pardonne à mon désespoir !

(*Il tombe dans son fauteuil et se cache la tête dans ses mains.*)

SCENE XIV.

ALBERT , CHARLES , amené par des gardes qui sortent sur un geste d'Albert.

CHARLES , dans le fond du théâtre.

Dans quel accablement il paraît plongé. Il n'a que des soupçons ! hélas ! dans quel état serait-il donc , s'il savait la vérité. (*Il avance.*) Mon père , je me rends à vos ordres.

ALBERT , avec horreur.

Mon père !.. Monsieur , un grand crime a été commis ; vous en êtes accusé aussi bien que les deux malheureux que j'étais sur le point de condamner. Dans l'incertitude où me plonge le défaut de preuves suffisantes , j'aime mieux m'exposer à sauver deux coupables qu'à frapper un innocent.

CHARLES , à part.

Dieu !

ALBERT.

Mais le soupçon qui plane sur votre tête étant une tache ineffaçable , j'ai rendu à mon ami la parole qu'il m'avait donnée ; en conséquence , Julie ne sera pas votre épouse.

CHARLES.

Mon père...

ALBERT.

Supprimez ce titre, il me révolte dans votre bouche. Ouvrez ce secrétaire : il renferme le contrat que j'avais fait dresser pour vous ; cet acte devient inutile, apportez-le moi.

CHARLES.

Quoi ! vous penseriez...

ALBERT, *sévèrement.*

Apportez-moi le contrat que je vous demande.

(Charles va lentement au secrétaire, Albert observe sa démarche. Charles se retourne vers Albert d'un air inquiet, Albert lui fait signe d'ouvrir le secrétaire. Il l'ouvre : à la vue du porte-feuille, il ne peut contenir son trouble et sa confusion.)

ALBERT, *furieux, s'écrie.*

Scélérat ! tu vois ton accusateur ; je suis ton juge, et voilà ton supplice. (Il lui présente les pistolets.)

CHARLES, *prenant les pistolets.*

Je suis coupable, mais je saurai mourir !

(Il prend un pistolet. Albert recule quelques pas. Il est tout égaré en contemplant Charles. Celui-ci donne des signes du plus violent désespoir. Il fond en larmes, et se jette à genoux en disant à Albert avec un accent déchirant.)

Vous fûtes mon père, vous en avez encore le caractère et la puissance, ne me refusez pas votre bénédiction !

ALBERT, *éperdu.*

Malheureux !

(Charles toujours à genoux lève les yeux au ciel qu'il implore. Il fait ensuite le mouvement d'un homme qui veut se tuer. Morainville et Schmit qui l'observent, s'élançant rapidement sur lui, et lui saisissent les mains.)

SCÈNE XV, *et dernière.*

TOUS LES PERSONNAGES.

SCHMIT.

Arrêtez !

MORAINVILLE.

Insensé ! est-ce par un tel forfait qu'on expie un crime !

(Charles, veut se débattre, Morainville le désarme, tous les personnages entrent, les principaux ont dû paraître dans le fond du théâtre en témoignant leur inquiétude de l'événement qu'ils attendent.)

CHARLES, *désarmé, s'arrachant des mains de Morainville.*

Ah ! laissez-moi mourir ; je ne suis plus sur la terre qu'un fardeau inutile et honteux ! Vil rebut des hommes, je ne dois plus prétendre qu'à leur exécution ! Le tombeau est désormais mon seul azile... Mais que vois-je ? grand dieu ! ta pitié m'exaucerait-elle ?... d'où sort ce spectre sinistre hérissé de

serpens ? Il approche ! il se traîne sur mes pas ! il cherche à me saisir... O monstre ! qui que tu tois , jette-toi en ma grâce ! Approche , je te livre ta victime ; viens la dévorer et l'arracher aux regards des hommes.

(*Il tombe de tout son poids sur les domestiques qui le retiennent , et le traînent hors de la scène.*)

ALBERT.

O Dieu ! exauce les vœux d'un bienfaiteur outragé ! épargne-moi l'horreur de le punir moi-même. (*à Dubourg et à James.*) Et vous , qu'il a voulu sacrifier , allez , vous pouvez compter sur ma justice. S'il survit à ses remords , je jure , par ce dieu témoin de mon désespoir , qu'il n'échappera pas au châtement que je lui destine. Allez , mes amis , veillez sur ce misérable et sur son odieux valet , et que leur supplice serve d'exemple aux scélérats qui voudraient les imiter.

MORAINVILLE.

Ne l'abandonnons pas à son désespoir.

DUBOURG.

Jeunesse imprudente et fougueuse dans tes écarts , quelle leçon pour toi ? (*Considérant Schmit.*) Et vous , moi tels appelés par vos fonctions , au dangereux honneur de juger vos semblables , apprenez , par mon exemple , à vous défier des apparences et des faustes préventions que fait naître l'indigence.

F I N.





PQ
2330
L46C53

La Roche, Philippe Jacques de
Charles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

